



LA NUIT DU
DIMANCHE



ÉDITORIAL

ZBEUL

Quelque chose sonne, une cloche, un jingle, un sifflet, c'est l'heure du départ. Tel un explorateur funambule, à deux doigts de toujours sombrer, nous voguerons sans fin vers les horizons, dans l'océan des mots, dans le vent des idées à la recherche de l'essence de la création. Nous nous laisserons emporter par les mélodies qui dansent avec grâce dans l'air du soir. Le violon pleure, la voix s'élève et l'âme, en frissonnant, renaît dans l'espoir. Entendez les mots des écrivains-magiciens, ils ouvrent des portes vers des mondes inconnus, des univers secrets. Les fous marchent parmi nous, nos pas sont les leurs, leurs pas sont des invitations : à s'enivrer, à se perdre avec délice dans les méandres de celles et de ceux qui créent, qui vivent, qui font les pas du monde plus légers, qui font nos cœurs plus

ensoleillés, nos esprits moins solitaires. Aux fous qui nous ouvrent les portes !

Nous sommes les enfants du tumulte, des gens simples assoiffés de monde à dévorer, naviguant à travers les échos de l'absurdité. Le désordre ? Nous l'embrassons. L'inconnu ? Nous le bravons. Dans le chaos se cachent les plus belles folies, celles qui brisent les chaînes, celles qui nous font danser au plus profond de la cacophonie. Le monde a besoin de bruit, de casseroles, de quelque chose qui cloche. Aux fous qui nous guident vers l'inattendu ! Aux voix marginales, aux esprits libres, aux fous qui nous inspirent et qui restaurent l'équilibre.

Ne fuyez pas. Respirez, respirez. Vivez, vivez. Le temps se gâte, ne nous gâchons pas. Foutons le zbeul.

.Ours

Directeur de la publication : Christophe Pan Ont participé à ce numéro : Vivien Malaci • Jérémie Stocky • Carole B; • David B. • Website : www.lanuitdudimanche.fr • Mail : redaction@lanuitdudimanche.fr ISBN : 2804-5297

: Website
www.lanuitdudimanche.fr
Mail : redaction@lanuitdudimanche.fr

p/05

—
Éric Viennot
Tout simplement



p/32

—
Ombres & colère

gwenola
ricordeau (dir.)
**1312 raisons
d'abolir
la police**

Qu'on ait ou non des griefs personnels à son égard, détester la police est une position politique. Dans une société capitaliste, raciste et patriarcale, choisir le camp des opprimé·e·s, des exploité·e·s et des tyrannisé·e·s, c'est compter la police parmi ses ennemis.

instinct de liberté

LU



p/08 De quel procès veux-tu
jouir avant l'aurore ?

p/10 Bolosses & branquignoles

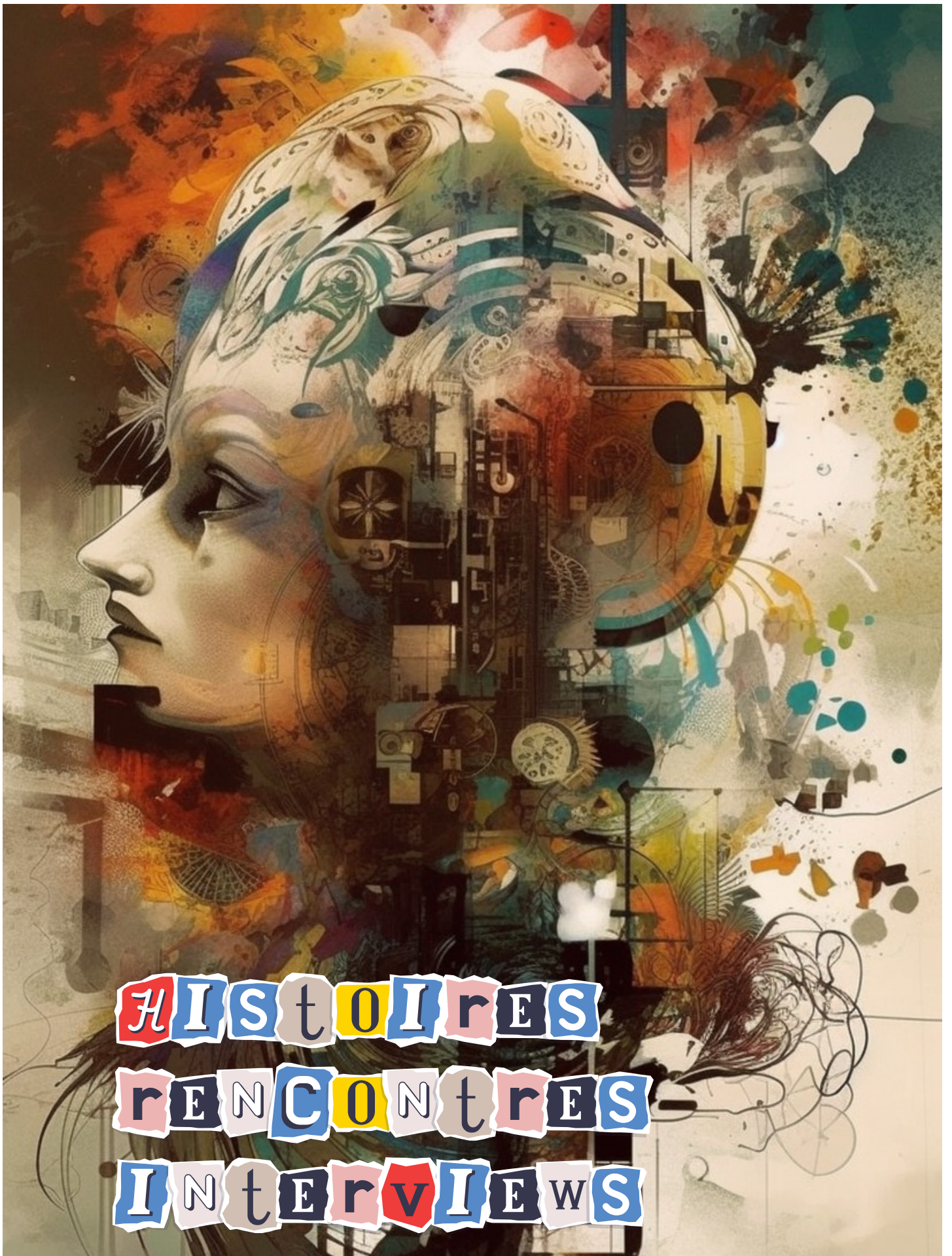
p/14 DC Comics sort son Gun(n)

p/16 Qu'est-ce qu'on dit ?

p/20 Les interviews
Gwenola Ricordeau, Fabien Lemaire, Julien
Chavannes

p/40 Fictions

p/62 Portfolio



HISTOIRES
RENCONTRES
INTERVIEWS

ÉRIC VIENNOT, TOUT SIMPLEMENT

Alt-Minds, L'homme qui rêvait dans une langue inconnue, In Memoriam, Lexis Numérique, l'Oncle Ernest...

*Le point commun entre toutes ces créations ? Éric Viennot.
Créateur, inventeur, scénariste, artiste.*

C'est un album à malice, un album à merveille. L'oncle Ernest, c'est un personnage, toujours en partance, toujours en aventure, qui nous envoie des billets chiffrés, des énigmes corsés. Dans son album, les animaux sont vivants, les mécanismes sont magiques, les trésors sont entre nos mains. Le mystère ? Omniprésent. On plonge dans les aventures de l'Oncle, on le cherche, on le guette, on espère l'apercevoir, on souhaite qu'il toque à notre porte. Et petit à petit, il s'imprime en nous sans que l'on s'en aperçoive et, adulte, nous voilà devenu des Oncles Ernest. Des hommes et des femmes curieuses, aux questions sans fin, assoiffés de réponses, assoiffés de rencontres. Le monde est un terrain de jeu, dangereux, hostile parfois, mais avec Ernest, on en perçoit le fabuleux, on en perçoit la beauté. On voit les flammes qui brillent dans le cœur des autres. On entend leurs petites musiques.

Jack Lorsky et Karen Gijman, deux reporters, enlevés par le Phoenix, énigmatique tueur en série, assassin sans pitié. L'agence de presse qui les emploie demande de l'aide au public et muni d'un CD crypté, voilà que les volontaires font assauts

de déductions, de recherches sur internet, de mise en relation. On reçoit des mails des alliés, de ceux qui cherchent avec nous à démêler les liens de cette affaire qui plonge ses racines loin, loin dans l'histoire du monde. On reçoit aussi des mails et des SMS du tueur, de ce Phoenix qui nous menace à mesure que l'on s'approche de la vérité. Oui, c'est un jeu, oui, c'est du chiqué. Mais recevoir, quand on ne joue pas, un SMS en début de soirée du Phoenix nous alertant qu'il n'est pas loin de notre porte, cela fait son petit effet. Jack Lorsky et Karen Gijman : le masque tombe bien évidemment, on les reconnaît. Ce sont les héros de nos enfances. Baroudeurs, aventureux, courageux. Ce sont ceux qu'on a espérés être, enfant, plongés dans les aventures de Rouletabille, de Dupin, et de tous les autres. Ce sont de puissants échos pénétrant notre réalité.

Les aventures de l'Oncle Ernest et In memoriam ont un homme en commun : Éric Viennot. Auteur, scénariste, réalisateur de jeux vidéo, cet homme que je n'ai jamais rencontré a façonné mon imaginaire et mon goût d'histoires impeccables et imbriqués. Et il a fait ceci non seulement pour moi mais

pour tous ceux et toutes celles qui se sont immergées dans ses créations, des plus anciennes à la plus récente – cette quête de l’homme qui rêvait dans une langue inconnue, géniale immersion où les frontières entre réalité et fiction sont si fines que je n’ai cessé de me demander ce qui était vrai, ce qui ne l’était pas.

Je suis qui je suis grâce à cet homme inconnu et à son influence majeure dans mes goûts, mes écritures. Il m’a donné la soif de cette aventure, cet immense besoin de curiosité, de questions sans fin. Les faits étranges, les coïncidences, les bizarreries qui peuplent notre monde, je les vois grâce à lui.

Éric Viennot est mort il y a quelques temps. Je ne veux pas me souvenir de la date, je ne veux pas. Je n’en vois pas l’intérêt. Éric Viennot n’est pas mort. Il vit dans l’imaginaire qu’il nous a laissé, il vit à travers moi, il vit à travers les joueurs qu’il a touché.

Il vit à travers les yeux de celles et ceux qu’il a ouvert.

De toute façon, les gens qu’on aime ne meurent jamais.

Les hommes que l’on admire sont immortels.

Lorsque j’ai eu la chance que l’on me confie une émission radio, je n’ai pas réfléchi une seule seconde, ce fut un réflexe. J’ai dit « Éric Viennot » pour le premier invité. Ce fut le deuxième. C’était quelques mois avant la sortie du livre « In memoriam » et la première partie de « L’homme qui rêvait dans une langue inconnue ». J’ai tenté de masquer mon admiration, mon excitation, mon respect. De rester « pro ». J’espère ne pas avoir réussi.

Vous pouvez réécouter l’interview en scannant ce QR code.





De quel **procès** veux-tu jouir avant l'aurore ?

Toc, toc, toc, qui est à la porte ? La rumeur ? Non, à nos portes, il y a déjà les ordures.

Dans les salons de coiffure, elles s'échangeaient, sous le sceau des confidences, sur les bancs publics, aux comptoirs des rades les plus isolés de France et de Navarre. Partout et depuis tant de temps que cela paraissait tout à fait naturel. Les bras nous en tombe tout de go : Marilyn Monroe assassinée par le staff des Kennedy ; Joss Wedhon interdit d'approcher une mineure sur le tournage de Buffy ; Arnie Hammer, violeur et cannibale. Jeffrey Epstein, Harvey

Westein, Dominique Strauss-Khan. Ça chute, ça hoche la tête avec connivence, ça s'échange des informations et des rumeurs sous le sceau du secret de Polichinelle. Ça touche les gens d'en-haut, les plus puissants que nous, c'est le revers de la médaille. Ces gens-là ne vivent pas comme nous.

Ah bon ?

Dans notre société moderne, nous sommes fascinés par la vie privée des autres. Les posts Instagram ne suffisent pas à rassasier la soif, c'est à perdre la raison tout ce qui nous tombe dessus. Les photographies abondent, c'est un maelstrom de



vie privée : les voyages, les amis, les ruptures, tout se remonte sur les fils, tout se décante en threads. Ça se like, ça s'indigne, ça s'enthousiasme et ce n'est pas assez, ce n'est tout simplement pas assez. Il en faut plus,

toujours plus.

Rapidement, cela ne touche plus les autres, ces gens sur les écrans, petits et grands, c'est moi, c'est nous. C'est le progrès, le monde entier est passé de l'autre côté du miroir. Tout le monde est sur les écrans de tout le

monde. La soif s'est démultipliée. On traque. On guette. On tire à vue. Ça dégaine « RIP » comme ça respire ; ça se bouleverse pour une indignité hors du périmètre de son nombril ; ça s'époumone si personne ne montre patte blanche. Paravents et faux-semblants. Si la chasse est ouverte, c'est celle qui court derrière le pouvoir. Ce besoin malsain de se nourrir des scandales sexuels, qu'ils impliquent des célébrités ou nos propres amis, révèle une facette de notre nature humaine. Une facette qui cherche à exercer un pouvoir sur l'autre, à travers la violation de son intimité et la diffusion de ses secrets les plus intimes.

C'est bien là le nœud du problème. L'époque nous a fait coprophage. Homo Sapiens Vulgum Pecus Putalicus.

Jusqu'à chez nous, derrière nos portes comme à l'orée d'un bois, prêt à fondre sur notre proie. L'ami, le frère, l'époux, quiconque ne vit pas comme nous, quiconque ose défier le bien commun. Mariage, enfant, bien-être, écologie, bien penser, traverser dans les clous. L'humanité commence à marcher au pas, d'elle-même, frissonnante aux bruits des bottes, en érection à l'évocation d'une autorité, bavant d'envie pour que tout le monde soit bouffé, trempé dans la même sauce. Le monde a basculé. Pas les valeurs, pas l'éthique. Personne n'a changé de camps. L'humanité tout entière a basculé.

Qu'Armie Machin puisse être cannibale, je n'en ai rien à foutre. Mais que mon voisin bouffe des patates quand je n'ai que des céleris, ça, c'est le vrai scandale. Le monde s'autodigère dans l'espionnage du quotidien, dans la haine et la jalousie, des procès de rien sont tenus et s'enveniment. Qu'importe. Que les 1% se gavent et se paient notre tête. Que les « fils de » dilapident le fric de leurs pères, la main sur le carnet d'adresse. Qu'importe. Que des bateaux coulent, surpeuplés, qu'importe ! Que l'on bute des pédés à Orlando, des musulmans à Christchurch, des noirs, des arabes, des rugbymans basanés dans les rues de Paris, qu'importe !

Mais bordel, si mon voisin au RSA achète un kilo de pommes de terre de plus que moi, je ne réponds plus de rien.





BOLOSSES

&

*BRAN-
QUIGNOLES*

Il n'y a pas de fenêtre dans la salle, il n'y a rien d'autre que les doubles portes de l'entrée et celle, plus étroite, par laquelle s'engouffre le juge et tout son tribunal. Le brouhaha des conversations à mi-voix emplit l'atmosphère poussiéreuse et des clans se forment, naturellement. Les avocats, en robe noire, s'agglutinent dans un coin, et se présentent les uns aux autres, dossiers sous le bras. On n'entend rien, ou si peu, des bribes de mots, qui bout à bout, n'augurent rien de bon. Tout devrait bien se passer.

Le juge arrive, et son regard embrasse la salle, perplexe. Ce n'est pas sa salle habituelle, en travaux pour mise en conformité. Ici, prévenus et accusés ne sont pas derrière une vitre et deux seuls agents en uniforme assureront la sécurité. Imperceptiblement, il hausse les épaules. Les affaires du jour ne sont pas promises aux débordements.

Cirage et caviar

Il est seul, hagard, regarde tout le monde avec des yeux grands ouverts, comme un lapin pris dans les phares d'une voiture. Parfois, il se tord les mains puis les agite à destination d'un ami imaginaire. Le juge tambourine son pupitre de ses doigts, impatient.

- Maître, demande-t-il, pourquoi le dossier ne comporte pas d'expertise psychiatrique ?

L'avocat tourne les pages de son dossier, frénétiquement, commence une phrase mais ne la finit pas. C'est que personne ne peut répondre à cette question, ni les avocats, ni le rapporteur, ni les policiers qui l'escortent. L'homme a été pris en flagrant délit de vol à l'étalage. Pain, pâté, sauce bolognaise, gâteaux secs et cirage. Appréhendé par les vigiles du magasin, il a commencé à hurler et à les tabasser. Il a procédé de même lorsque la police est intervenue.

- C'est pas ma faute, j'avais faim, j'ai pas mangé depuis trois jours, explique l'accusé.

- Pourquoi du cirage alors, monsieur ?

demande le juge.

- J'ai cru que c'était du caviar en promo.

Dans la salle, quelques rires étouffés attisent la colère du juge.

- Vous ne travaillez pas ?

- Si, je vends du hash, ça me fait 600 € par mois mais là j'ai perdu une cargaison alors je rembourse et du coup j'ai rien.

Son avocat s'enfonce sur son siège et finit par lâcher :

- Mon client a manifestement un souci psychologique, il répond comme le ferait un enfant de deux ans.

Las, le juge renvoie l'affaire et ordonne une expertise psychiatrique.

Embrouille en réunion

Ils sont trois hommes et une femme de part et d'autre du box. Un groupe est accusé d'avoir tabassé le second. Les femmes ont le regard bravache et se jaugent. Les hommes, penauds, jouent néanmoins les fiers-à-bras.

«Quand on m'attaque, je me défends» dit l'un deux.

La scène s'est déroulée en fin de journée, un samedi, sur le parking d'un Carrefour. Elle est banale : deux voitures, 4 occupants dans chacune et une seule place de parking convoitée. Lorsque l'un des véhicules réussit à se garer, les portières claquent de colères de toute part. Tout le monde sort et s'invective. A qui appartient la place, qui l'a vue en premier, qui est malhonnête ? Les arguments fusent et personne ne s'entend. Le conducteur du second véhicule se prend alors des «mandales» des 3 occupants du premier véhicule, pendant qu'à 3 mètres d'eux, les deux femmes se tirent les cheveux en hurlant des insanités.

«C'est lui qui a commencé, il a traité nos mères, monsieur le juge», se défend le

conducteur du premier véhicule.

Exaspéré, le juge abat ses bras sur son pupitre, de dépit. «Nous ne sommes pas dans un cours d'école, monsieur ! Je me moque de savoir qui a commencé. Vous avez tabassé monsieur. Reconnaissez-vous la violence en réunion ?». L'accusé, avant de répondre, regarde ses trois complices. «Non, c'est pas de la violence, monsieur le juge, c'est une embrouille, une embrouille en réunion.»

Après délibération, tout le petit groupe écope de deux mois avec sursis et devra payer 200 € chacun à chaque victime.

« C'est de la merde ! »

C'est un face à face. La tension est palpable. Le président soupire.

- Monsieur X, commence-t-il, vous avez calomnié Monsieur Y...

- Calomnier ? s'étrangle Monsieur X, c'est un mensonge !

C'est au tour de Monsieur Y de monter sur ses grands chevaux.

- C'est de la calomnie, monsieur le président, il se mettait devant mon stand d'hamburger et hurlait que c'était de la merde. Il faisait fuir les clients !

- C'est de l'information ! Aucune calomnie.

- Espèce de...

Les avocats des deux parties, dans un même élan, saisissent les bras de leurs clients et d'un signe de tête les invite à se calmer. Le président soupire, une fois de plus, plus las qu'exaspéré.

- Moi, je ne demande qu'à avoir tort, monsieur le président, reprend tout bas l'accusé. J'ai demandé via mon avocat ici présent qu'il vienne avec ses hamburgers, que tout le monde les goûte. Ça a la texture d'un hamburger, ça ressemble à un hamburger, ça sent comme un hamburger mais je vous assure qu'au goût,

c'est rien d'autre que de la merde bien fraîche. J'aimerais que soit noté dans les procès-verbaux que mon contradicteur n'a pas voulu venir avec des échantillons.

- Pourquoi ne pas alerter les services d'hygiène, à ce moment-là et laisser les expertises se dérouler ?

Monsieur X écarquille les yeux et se tourne vers son ennemi, lui aussi estomaqué.

- Je ne suis pas une balance, monsieur le juge, comment pouvez-vous suggérer que je puisse... Dénoncer ? Écrire un courrier de dénonciation ? Franchement...

- Franchement, renchérit Monsieur Y, il y a des choses qui ne se font pas, monsieur le juge. On est entre gens civilisés, hein.

« Quand les bolosses de la police se transforment en molosses de l'injustice... »

La voix résonne, grave et claire, elle emplit la salle du tribunal au maximum de sa capacité. Lorsque le prévenu parle, aucune autre voix ne peut se faire entendre. Il le sait, il en joue. Mais il a la fanfaronnade discrète, qui colle parfaitement à son physique passepartout. Mince, élancé, Monsieur Tout-le-monde ne comprend pas ce qu'il fait là. Il ne la ramène pas mais sa voix se teinte de courroux CSP+. Et comme un acteur de boulevard, quand vient les rires, vient la confiance. Et Monsieur Tout-le-monde tire sur la corde; un peu trop.

« Si je suis là, c'est uniquement dû à la duplicité de la police, monsieur le Président ! »

Derrière lui, son avocat acquiesce sans trop savoir son client veut aller. Acquiescer, c'est son métier. Dans ce genre de comparution, il y a peu de vocation. Sans doute n'a-t-il même pas lu le dossier. Sans doute s'est-il contenté de quelques questions à l'oral. Alors,

l'avocat fait ce qu'il peut, il fait ce qu'on lui a appris. Il acquiesce dans sa robe en consultant des notes. Monsieur Tout-le-monde maîtrise.

- C'est-à-dire ? » demande le juge.

- A aucun moment, l'agent de police qui m'a appréhendé ne m'a révélé son métier. Pire, tout au long de la conversation, il m'a fait croire qu'il était une toute autre personne. Monsieur le juge, j'accuse et j'affirme, ici, que cet agent de la paix n'est rien d'autre qu'un pousse-au-crime ! »

Quelques rires discrets s'échappent entre deux bâillements dans le fond de la salle. Monsieur Tout-le-monde les prend pour des encouragements.

- J'ai été obligé de commettre une infraction ! La police m'y a forcé. »

- La police a parfaitement le droit, dans le cadre d'une interpellation, de dissimuler son identité... » tente le rapporteur.

- Dans quelle série ? The Wire ? NCIS ? Le fait est que je n'aurais rien commis de répréhensible si l'on ne m'y avait pas forcé. Point final. »

- L'interpellation de mon client est parfaitement illégale, oui » reprend l'avocat, « l'article du code pénal... »

- Quand les bolosses de la police se transforment en molosses de l'injustice, ça donne ça ! » s'écrit Monsieur Tout-le-monde en ouvrant ses bras en croix.

L'interpellation étant effectivement déclarée illégale, Monsieur Tout-le-monde put sortir du tribunal libre comme l'air.

La rivalité. La course au pouvoir. La recherche d'identité et de son alter-égo. Le conflit. Le bien. Le mal. La symétrie parfaite entre les supers héros et les super vilains.

Nombreux sont les mots ou adjectifs qualifiant aussi bien les films ou séries des deux plus grosses firmes de comics, que leur but dans la recherche du contrôle absolu du box-office mondial.

Un but semblable à une guerre où chaque "super" production désigne un combat tantôt victorieux, tantôt déficitaire.

Si le MCU (Marvel Comics Universe, ndlr) depuis plus de 10 ans enchaîne les victoires, la plupart du temps par K.O., son alter égo le DCEU (DC extended Universe, ndlr) subit quant à lui les coups, se relève, repart au combat, place quelques uppercuts, mais se retrouve toujours face contre terre.

La force de l'écurie Marvel tient pour beaucoup à la construction de son univers très aboutit. Depuis

2008 et le tout premier Iron Man, les producteurs et différents réalisateurs qui se sont succédé, ont bâti ensemble, pierre après pierre, leur infinité.

Il était donc tout naturel (pour ne pas dire dans l'ordre des choses) que son rival de toujours veuille à son tour, se tailler la part du lion. Malheureusement le DCEU, comme l'un de ses poulains Flash, a voulu courir vite, bien trop vite pour rattraper son retard. Et la magie n'a, de ce fait, pas opéré de la même manière. Entre scénarios bâclés, fautes de ton, erreurs de casting, déboires médiatiques, changements de réalisateurs pour multiples divergences artistiques, décalages des sorties intempestifs, ambiance tendue sur les plateaux de tournage ou autres aventures rocambolesques, la firme de Batman a petit à petit creusé sa propre tombe. Et la plus fatale des erreurs fût sans doute de vouloir faire du "Marvel", là où les puristes des comics attendaient un univers sombre, profond, riche.

Mais comme dans toute bonne planche qui se

DC COMICS SORT SON GUN(N)

respecte, il faut bien avouer que le vent peut tourner d'une case à l'autre.

Et les plus fervents défenseurs de Superman et ses acolytes se réjouissent sans doute de ce qui est en train de se passer dans les Q.G. hollywoodiens des plus gros blockbusters super-héroïques.

Car si Marvel, depuis le début de son nouvel arc narratif autours du multivers sent ses pouvoirs l'abandonner, DC Comics a quant à lui opéré un virage à 360°.

Et l'un de ses nouveaux pilotes n'est autre que l'un des réalisateurs les plus adulés chez les fans du MCU, James Gunn. Celui à qui l'on doit la trilogie des gardiens de la galaxie (dont l'ultime volet continue de remplir les salles obscures et est l'un des films les plus aboutis de l'univers), prends donc les rennes (avec son ami Peter Safran) du nouveau DCU.

James Gunn n'en est pas à son coup d'essai, puisqu'il avait déjà fait une virée dans l'univers de Batman (et surtout ses ennemis) avec, le certes controversé, *The suicide squad*, mais très fidèle à la version comics, tant par l'ambiance que le ton employé.

Désireux de rebâtir tout l'univers, James Gunn a fait le pari fou, peut-être, mais sacrément osé d'écraser tout ce qui a été mis en place jusqu'alors, des événements au casting.

Baptisant le premier chapitre de ce nouveau monde, GODS AND MONSTERS, le réalisateur et nouveau patron a décidé de mettre sur le devant de la scène, autant de personnages connus que d'autres beaucoup moins.

Avec tout le talent qu'on lui connaît, la nouvelle arme du DCU devra donc une fois de plus prouver aux fans et investisseurs qu'il est le super-héros que tout le monde attendait dans ce studio.

Sûr de lui, James Gunn sera d'ailleurs le premier réalisateur à ouvrir le bal de cette nouvelle sage héroïque avec un reboot de Superman (oui, encore un).

Rendez-vous donc, en 2025, pour savoir si la firme DC a fait le choix de charger son Gun(n) à blanc ou à balle réelle.





REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE

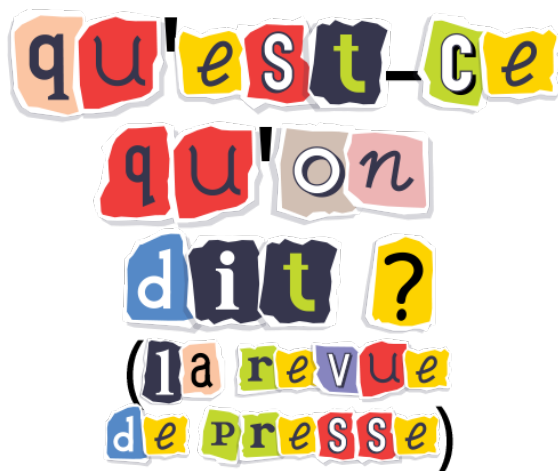
REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE

Chronique collective, la revue de presse de La Nuit du Dimanche fait le tour des quotidiens régionaux ou nationaux, des revues et autres publications dans le seul but de traquer des informations passées à l'as - trop timides pour le devant de la scène médiatique - et autres news vraiment très intéressantes pour les diners en ville ou une invitation inopinée aux Grosses Têtes.

Subjectif. Foutraque. Et terriblement de bon aloi.



Culture

La souris s'agite, hésite, glisse le long des mots scintillants sur l'écran du PC. Cliquera, cliquera pas ? Sur un smartphone, c'est plus simple, on peut dire que notre doigt à glissé, qu'en scrollant, l'article s'est adfiché, que rien n'est notre faute. Et que surtout, si nous tombons dans le panneau, c'est à l'insu de notre plein gré.

Mais voilà. *“Des parents autorisés à donner un prénom satanique à leur fils.”*

“Elle ne veut pas partager l'affiche avec un arabe : le coup de gueule de Roschdy Zem.”

“Qui est Estelle Macron, la discrète petite soeur d'Emmanuel Macron ?”

“La reine Camilla dit non ! Ce qu'elle refuse de faire malgré l'insistance de ses petits enfants”.

“Patrick Bruel, ce problème qu'il a dû affronter avec Amanda Stbers, partie au bout du monde avec leur fils.”

Voilà. Le piège est tendu. Quel prénom satanique pour le garçon ? Pourquoi ? Qui ne veut pas faire du cinéma avec Roschdy Zem ? Pourquoi, comment, où, depuis quand - voilà que la machine s'emballe. Il faut savoir, le savoir est une arme de destruction massive. Le piège s'est refermé. On n'apprend rien, le temps est perdu.

Mais tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Grâce à *Society* et à sa rubrique «On a cliqué pour vous», les réponses inutiles affluent et la perte de temps est

minime. *Society* se dévoue et dévore les putaclics pour le lecteur conscient mais qui veut quand même savoir. Pêle-mêle : Lucifer, on ne le saura pas, c'est la discrète petite soeur, se faire percer les oreilles, la célébrité. Vraiment, merci.

#journalismenomore

Il y a un mystère La Zarra. Ou plutôt il y a une retombée Eurovision. **On sort du concours européen de la chanson, comme on sort de prison.** Forcément coupable. On s'acharne sur un toz, sur des attitudes, on décrypte l'indécryptable. Ouh qu'elle est vilaine la Zarra !

On se souvient aussi du bashing des Twin Twin, de leur carrière jeté avec l'eau du bain.

Des artistes, on n'en parle pas. Des chansons, de la musique, on s'en balance. A force de hurler au loup, de faire du concours une kermesse ironique, ce sont les artistes qu'on envoie aux bûcher. Avant, pendant et après.

Pure Charts se moque d'un site proposant des places à 3,50 € pour le concert parisien de La Zarra... et oublie de préciser que le site ne vend pas des places mais donne des invitations presses gratuites en faisant payer des frais de dossiers. *Le Parisien* tweete sur une prétendue salle clairsemée, aussitôt démentie par des selfies de la soirée.

Tout est bon pour dénigrer, tout est bon pour conserver l'étiquette que des décennies d'articles collent aux participants de l'Eurovision.

Il y a tout de même une exception, confirmant la règle. Barbara Pravi est l'une des rares qui est passé entre les mailles du filet de l'Eurovision Bashing. Mais il faut dire que Barbara Pravi, ersatz d'Édith Piaf, était déjà ringarde avant son passage à l'Eurovision.

Politique

Jojo

Hey Jojo, viens donc par là qu'on te présente. Jojo, c'est Madame Michu, c'est le beau, c'est le lourdote qui râle, verre de pinard à la main, baguette bien cuite sous le bras, du fin fond de son râde PMU et qui n'aime pas Monsieur Macron parce que ceux qui savent n'ont pas été assez pédagogique avec lui. Hautain ? Méprisant ? Mais pas du tout, Jojo, c'est la « vision altitudinale du peuple » selon le Président (et merci à l'auteur de l'article, Solenn de Royer pour ce nouveau mot de vocabulaire). Dans une chronique parue dans Le Monde, on apprend donc qu'Emmanuel Macron use de ce Jojo fictif au moment d'élaborer les politiques publiques : « Tu vas voir très vite ce qu'il en pense, Jojo... » Cela pourrait être anecdotique mais voilà que l'ombre de Jojo se reconnaît dans les récentes déclarations des ministres. Elisabeth Borne qui parle du prix des pâtes et du délai d'obtention de la carte d'identité ou Christophe Béchu donnant des conseils conte la canicule, c'est en direction de Jojo, pour contenter « son peuple », pour le « populisme de gouvernement ». Quel affreux, ce Jojo !

https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/06/27/quand-emmanuel-macron-invoque-jojo-comme-metre-etalon-du-francais-moyen_6179414_3232.html

“Monsieur le Président”

C'est au détour d'un portrait dans Libération qu'une confidence est cachée. Le portrait, tout d'abord. Il s'agit de celui de Marlène Schiappa, quelques semaines après sa couverture de Lui et quelques jours après le scandale du fond Mariane. Publiée le 4 juin, l'enquête porte de nom de « Calamity Schiappa ». Autant le dire tout de suite, il n'y a rien de bien neuf dans l'article. On n'y apprend pas grand chose, entre SMS coups de colère, catalogue de gaffes et illustrations de combativité, l'article n'apporte pas d'eau au moulin.

Si vous n'aimez pas le personnage, vous continuerez à la détester et vice et versa. Mais au détour d'une page, la révélation tombe. Brigitte Macon appelle son mari « Monsieur le Président » tout le temps, en toutes circonstances, et ce, depuis le soir de sa première élection. Ce détail m'a plongé dans des abysses de réflexion dont je ne suis pas encore revenu.

https://www.liberation.fr/politique/embarrassante-mais-protégez-le-president-lenigme-marlene-schiappa-20230602_DOIOQIUFO5H2PNS2YEKIJW4O3A/

Bonus

C'est dans le Canard Enchaîné, c'est drôle et symptomatique de quelque chose, assurément. On y apprend que Bruno Lemaire a très peu goûté les moqueries sur son roman. Les extraits à base de “renflement brun” et autres passages cul n'ont pas du tout été de son goût...

“Que la France, cette grande nation littéraire, n'assume pas d'avoir un homme politique qui soit également écrivain, c'est triste...” s'est-il drapé en petit comité.

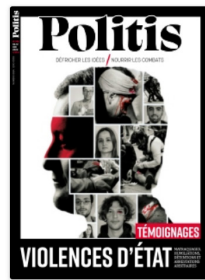




20 avr. 2023



13 avr. 2023



6 avr. 2023



22 juin 2023



8 juin 2023



25 mai 2023



20 mai 2023



13 mai 2023



6 mai 2023



22 mai 2023



8 mai 2023



25 mai 2023



17 mai 2023



10 mai 2023



3 mai 2023



15 mars 2023



8 mars 2023



1 mars 2023



26 avr. 2023



19 avr. 2023



12 avr. 2023



22 févr. 2023



15 févr. 2023



8 févr. 2023



3 juin 2023



2 juin 2023



1 juin 2023



16 févr. 2023



9 févr. 2023



2 févr. 2023



31 mai 2023



30 mai 2023



27 mai 2023



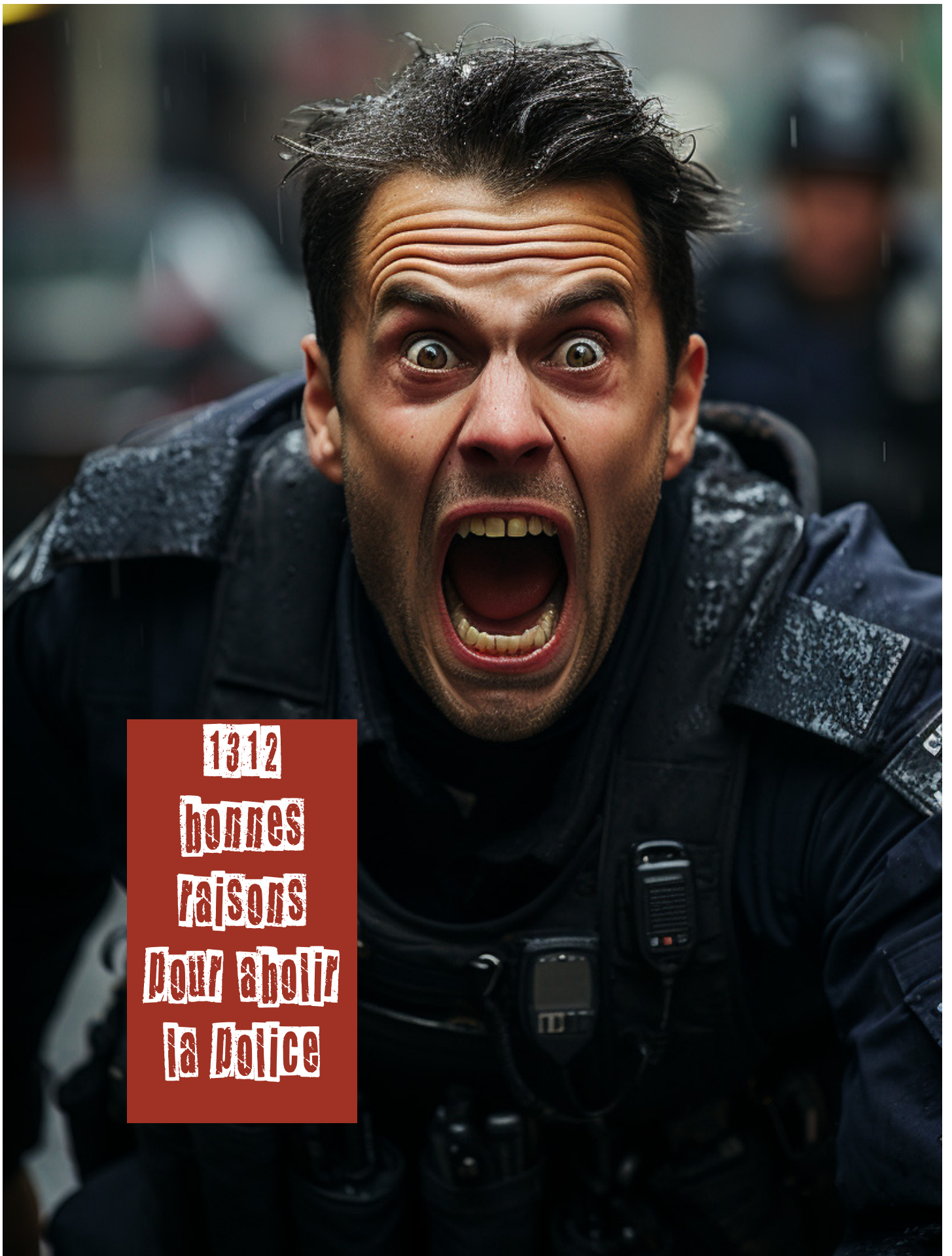
26 janv. 2023



19 janv. 2023



12 janv. 2023



1312
bonnes
raisons
pour abolir
la police

Gwenola Ricordeau

La Nuit du Dimanche : Bonjour, Gwenola Ricordeau, vous êtes sociologue et professeur en justice criminelle, à la California State University. Première question, pouvez-vous vous présenter et nous expliquer le lien entre la sociologie et la justice criminelle ? Il me semblait que la justice criminelle est axée sur comment arrêter les gens et non pas sur la sociologie ?

Gwenola Ricordeau : Bonjour, je m'appelle Gwénola Ricordeau et je suis professeur de justice criminelle à la California State University. J'habite en fait en Californie du Nord depuis 6 ans. Avant j'ai fait toute mon éducation et ma carrière professionnelle en France. Je suis sociologue de formation. En clair, j'ai un doctorat de sciences sociales et j'ai d'abord commencé mes travaux sur la question des proches de personnes incarcérées, la manière dont la prison affecte l'existence de personnes qui ne sont pas incarcérées. Et donc j'ai beaucoup travaillé sur les effets de la peine et les effets du système carcéral, au-delà même des personnes qui sont directement affectées par le système pénal et donc la peine d'incarcération. Donc je suis sociologue de formation, mais



aujourd'hui je j'occupe un poste d'enseignante en justice criminelle. Il faut savoir que dans le contexte états-unien, on emploie l'expression de justice criminelle ou de criminologie de façon quasiment similaire, même si, de façon un petit peu subtile généralement, les départements qui emploient l'expression justice criminelle sont plus progressistes que les départements qui utilisent l'expression de criminologie, donc les départements de criminologie ont tendance à davantage axer leur formation sur un côté pratique. Par contre, ce qui me semble intéressant de dire pour comprendre un petit peu ce que ce qu'il y a derrière ce terme de criminologie, c'est qu'il y a toute une spécificité française.

NDD : Alors, dans votre essai, « 1312 raisons d'abolir la police » aux éditions Lux, plusieurs choses m'ont marqué. La première chose c'est que vous dites qu'il n'y a pas de problème avec la

gwenola
ricordeau (dir.)

**1312 raisons
d'abolir
la police**

Qu'on ait ou non des griefs personnels à son égard, détester la police est une position politique. Dans une société capitaliste, raciste et patriarcale, choisir

police. Elle fait ce pour quoi elle a été créée, et que donc les bavures, les erreurs font partie de son fonctionnement.

Gwenola Ricordeau : Oui, vous avez parfaitement compris, et c'est vrai que c'est une rupture importante pour comprendre les réflexions et les luttes abolitionnistes. Le plus souvent, on entend dans les dans les médias, pour la critique de la police, qu'il y a des dysfonctionnements et nous, d'un point de vue abolitionniste, nous disons donc, il n'y a pas de

dysfonctionnements. Tout ceci est le fonctionnement normal de la police. On ne peut pas imaginer une bonne police. On ne peut pas imaginer de mauvais et de bons policiers et au contraire, il faut se dire, la police fait exactement ce pourquoi elle a été créée. C'est juste normal en fait, c'est tout à fait normal d'avoir une police raciste, une police au service de l'ordre capitaliste, au service du Patriarcat, puisque c'est en fait sa raison d'être. Et donc il faut rompre avec le discours et le mythe qui pourrait y avoir une bonne police et une police qui pourrait être progressiste au service des minorités, au service de de l'émancipation.

NDD : Donc pour vous, la police défend l'ordre établi qui est un ordre colonial. Elle protège les bourgeois et pas les populations qu'elle est censée protéger.

Gwenola Ricordeau : Oui, effectivement, souvent, lorsque l'on critique la police, c'est très largement admis et c'est le cas, on dit que la police est raciste, qu'elle vise tout particulièrement les hommes racialisés, les hommes pauvres, et c'est évidemment important de le dire parce que c'est important de souligner en fait quel est le rôle de la police et que la criminalisation, elle n'est pas liée à une sorte de naturalité de la criminalité. Les hommes noirs, les hommes pauvres sont criminalisés, pas parce qu'ils sont particulièrement criminels ou parce que leurs actes portent préjudice à la qualité de vie en société, mais bien parce qu'ils sont pauvres. Mais une fois que l'on a dit ça, et encore une fois, c'est important de le dire très clairement, on remarque que très souvent, on ne rentre pas dans l'autre partie de la question qui est : « à qui profite l'existence de la police ? » On demande qui est atteint par l'existence de la police, qui est affectée par l'existence de la police, mais il faut dire clairement, la police profite au racisme systémique, au capitalisme, au patriarcat.

NDD : Un autre point qui m'a étonné, c'est que l'abolitionnisme n'est pas récent, contrairement à ce que je pensais.

Gwenola Ricordeau : Alors le l'étiquette, l'expression abolitionnisme apparaît au milieu des années 70, ça apparaît à la fois en Amérique du Nord et en Europe et à partir de ce moment-là, on peut dire qu'il y a à la fois des intellectuels, des chercheurs, des militants, des militantes, des luttes qui se revendiquent de l'abolitionnisme et qui se pensent comme abolitionniste, mais après, il peut y avoir des luttes

qui, sans revendiquer une étiquette, s'inscrivent dans ce courant de pensée ou contribuent en fait à l'avancée de ce type d'idée. Certes, c'est à partir du milieu des années 70 qu'il y a cette étiquette mais ce qu'on peut voir, c'est qu'il y a à la fois une longue histoire de résistance populaire à l'existence de la police. Et puis il y a les expressions politiques, notamment avec les mouvements anarchistes. Depuis toujours, une contestation de l'ordre policier et de la légitimité de l'État. Et quand vous remettez en cause l'existence de l'État, forcément, vous remettez en cause la police et donc on peut parler alors d'un proto abolitionnisme, d'un abolitionnisme qui ne se dit pas abolitionniste.

NDD : Vous dites aussi, abolir la police ne suffit pas, c'est tout le système derrière, les tribunaux, la justice, la prison.

Gwenola Ricordeau : Oui, parce que la police et la prison fonctionnent ensemble. On ne peut pas avoir une prison sans qu'il y ait une force d'arrestation et une force chargée d'amener les personnes en prison. Et puis aujourd'hui, le système, c'est un système qui repose sur la punition et dans l'état actuel de nos sociétés, la peine d'enfermement, la peine d'incarcération et la peine étendard. Et pour nous, abolitionnistes, lorsqu'on revendique et qu'on travaille à l'abolition du système pénal, on pense en fait à toutes les institutions pénales, donc que sont la prison, les tribunaux et la police.

NDD : Et abolir n'est pas remplacé ?

Gwenola Ricordeau : Alors, de manière générale, chez les abolitionnistes, lorsque on parle d'abolir la prison comme d'abolir la police, notre analyse est d'abord que ces institutions et généralement le système pénal, porte préjudice à la qualité de vie en société. Elles font du tort, elles nous font du tort et que, comme n'importe quelle chose qui fait du tort, le but, ce n'est pas de le remplacer. On n'aurait pas idée de se dire « Bah on va lutter contre la peste mais par quoi vais-je la remplacer ? » En fait, le but c'est de construire une société sans ces institutions qui affectent notre qualité de vie, la manière dont on construit les rapports. Alors lorsque l'on pose la question, d'un point de vue pratique, qu'est-ce que cela implique de vivre dans une société sans police et sans prison ? Du reste, je pense qu'il y a plein de manières de répondre à cette question, mais qu'il faudrait d'abord commencer par dire que l'histoire de la police comme l'histoire de la prison, c'est une histoire totalement anecdotique à l'échelle de l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire

que toutes les sociétés humaines ont des manières de régler les préjudices qui sont commises. Il y a eu plein de manières de gérer les préjudices, de gérer les torts, mais que cette façon, qui est historiquement située, géographiquement située, qui s'est d'ailleurs répandue à travers le monde avec la colonisation, c'est elle qui a été imposée. À des sociétés qui avaient d'autres manières de gérer les préjudices en leur sein. Rappeler l'historicité de la police comme de la prison à mon avis, c'est déjà une première manière de répondre puisqu'aujourd'hui, effectivement, lorsque on parle d'abolition de la police comme de la prison il y a très généralement une première réaction, qui est une réaction de dire, mais en fait, c'est normal d'avoir une police et normal d'avoir une prison. Alors effectivement, il y a une forte propagande pour nous faire croire que ce sont des institutions naturelles. Ceci étant dit, moi, mon abolitionnisme est un abolitionnisme qui dit clairement que, le préalable, c'est un processus révolutionnaire et que je ne l'imagine pas sans une abolition du capitalisme, sans une abolition du Patriarcat, du racisme systémique et que pour moi, l'abolition c'est une autre organisation de de la vie sociale.

NDD : En lisant le livre, je me suis vraiment posé la question « mais à quoi sert la police » ?

Gwenola Ricordeau : À maintenir l'ordre, l'ordre dans tous les sens du terme. L'ordre capitaliste, l'ordre raciste, l'ordre patriarcal. Et c'est pour ça qu'il y a cette illusion que la police serait là pour ce qu'on entend généralement, la sécurité. Il y a une focalisation avec ce terme de délinquance, comme quoi les préjudices sont essentiellement des préjudices commis entre les personnes. Mais cette focalisation détourne notre attention sur des systèmes qui sont extrêmement néfastes et qui font bien plus de victimes que ce qu'est aujourd'hui désigné par les termes de délinquance ou de criminalité. Et il s'agit là du système capitaliste, du racisme systémique, du patriarcat, des systèmes de domination, des systèmes qui sont extrêmement néfastes. Dont on ne compte jamais les morts et les blessés. Ils ne sont jamais sur le banc des accusés.

NDD : Dans « 1312 raisons d'abolir la police », vous avez écrit l'introduction, la conclusion et les présentations de chaque partie. Comment avez-vous construit le livre ? Vous avez établi un plan et avez cherché des personnes pouvant écrire sur les différentes thématiques ?

Gwenola Ricordeau : Alors, il y avait à la base

énormément de textes qui existaient en anglais et que j'aimais beaucoup et que j'avais envie de faire lire un public francophone. Et puis il y avait aussi des autrices, des auteurs, ou des personnes dont j'aimais la parole et les réflexions. Et donc on est arrivé à une quinzaine de textes et c'est ensuite qu'on a organisé le livre dans ces différentes parties.

NDD : Dernière question, pouvez-vous nous conseiller des livres, films ou séries qui, selon vous, méritent d'être partagés ?

Gwenola Ricordeau : Oui. « Dans leur regard » d'Ava DuVernay, l'histoire de cinq adolescents accusés de viol alors qu'ils sont, en réalité innocent. Et la série « Oussekiné » sur la mort de Malik Oussekiné.

Vous pouvez écouter Gwenola Ricordeau dans "Précédemment dans", disponible sur toutes les plateformes audio ou en scannant le QR code ci-dessous.





Barkhane, une épreuve humaine
sous la direction de Fabien Lemaire
aux éditions de L'Harmattan

La Nuit du Dimanche :
Bonjour Fabien Lemaire,
merci d'avoir accepté notre
interview. Pouvez-vous vous
présenter en quelques mots ?

Fabien Lemaire : Je suis chef d'Escadron Fabien Lemaire, je suis militaire depuis 2005, je j'ai été dans l'arme du train. C'est-à-dire tout ce qui est logistique de 2009 à 2017, j'ai occupé tous les postes successifs d'officiers, de lieutenant à capitaine, commandant d'unité au 121e régiment du train. Je suis parti 4 fois en Opex, Liban, Afghanistan, 2 fois et Mali une fois, et voilà sur le plan de de la vie civile. Je suis marié et père de 2 enfants.

NDD : Quel est votre premier souvenir de l'armée ?

Fabien Lemaire : Bah en fait, j'ai toujours aimé les livres d'histoire et d'histoire militaire particulièrement, donc je m'intéressais toujours à l'armée de loin. Au début, je pensais que c'était pour faire de l'histoire, mais en fait, je me suis rendu compte que ce que j'aimais dans l'histoire, c'était vraiment l'armée et l'armée pour tout ce qu'elle représentait. Donc moi je me souviens de... de certains événements comme le premier jour à Saint-Cyr. Ça avait

fait un choc à ma mère parce que j'étais en uniforme, comme tout le monde. Et puis après, c'était mon père qui m'a emmené à Saint-Cyr pour la rentrée des classes en 2005. Et ça avait été pareil, c'est la transformation fait, c'est un choc quand on passe de civil et militaire.

NDD : C'est un choc dans, dans le sens où vous prenez conscience que ça y est, vous vous faites partie de la « maison » ?

Fabien Lemaire : Oui, c'est ça, c'est ça. C'est un choc, on a basculé et on est dans une institution millénaire.

NDD : Vous êtes chef d'escadron, vous pouvez nous expliquer ce que c'est ?

Fabien Lemaire : Alors en fait, j'ai commencé lieutenant, en sortie de de Saint-Cyr, je commandais un peloton pendant 3 ans, donc un peloton, c'est une trentaine d'hommes. J'ai commandé un peloton ravitaillement en carburant et un peloton de transport. Donc 2 métiers bien différents pour 2 projections bien différentes. Ensuite, je suis passé capitaine donc j'ai été officier adjoint, donc c'était moi qui suppléais le CDU et qui avait en charge la partie matérielle de l'Escadron, donc un escadron., c'est un, c'est entre 150 et

200 250 hommes. Et après, j'ai été commandant d'unité, donc j'avais mon propre escadron, l'escadron de ravitaillement au 121 et ensuite quelques temps plus tard et quelques affectations plus tard, je suis passé chef d'Escadron donc, c'est-à-dire chef d'Escadron, c'est le premier grade d'officier supérieur

NDD : La première chose que j'ai appris avec votre livre, c'est le métier de militaire, en quoi il consiste réellement. Je vais vous dire, moi, avant, un militaire, c'était un gars qui aimait le sport et basta.

Fabien Lemaire : Effectivement, beaucoup de gens ignorent ce qu'est le vrai métier militaire. Enfin moi-même, j'ai des amis, surtout dans le milieu du rugby que je fréquente, qui ne savent pas exactement ce qu'on fait comme métier, mais les gens ne se rendent pas compte toujours compte du du travail effectué, du travail caché effectué par les militaires. C'est sûr qu'on voit aux infos de temps en temps, voilà, ils sont à l'étranger, mais on ne sait pas pourquoi ils sont à l'étranger. Ou même en France sur le territoire national. Quand on les voit passer pour autre chose que sentinelle, on se demande ce qu'ils font toute la journée, à part faire sentinelle, c'est une réalité. Mais voilà ce qu'il faut se dire, c'est que c'est un vrai boulot, on entraîne les gens à être prêt pour le jour J et puis on a des, on a aussi

des spécialistes qui font les mêmes métiers dans le civil, mais en treillis, parce que on en a besoin.

NDD : Barkhane, une épreuve humaine raconte donc une journée de novembre 2016 et la mort de Fabien Jacq. Ce sont les témoignages des témoins de ce 4 novembre. Cette forme, ce recueil de récit, c'est quelque chose que vous avez voulu tout de suite ?

Fabien Lemaire : Effectivement, le livre de témoignages, c'est venu assez vite parce que je cherchais un format de livre qui serait, qui serait assez explicatif pour. Pour le monde militaire comme le civil et je me suis dit rien de mieux que des témoignages pour se rendre compte de la réalité de ce qui s'était passé. Après l'idée de faire une sorte de panorama en 360 de l'événement par la par interroger les acteurs majeurs, certains acteurs majeurs de qui étaient présents au moment, c'est quelque chose qui s'est développé au fur et à mesure des années et que voilà, jusqu'à ce que je décide de lancer les premiers « appels à candidature ».

NDD : Est-ce que les témoignages recueillis vous ont surpris ?

Fabien Lemaire : Ça a été, ça a été quelque chose d'assez étonnant en fait. Pour tout vous dire parce que je ne m'attendais pas à apprendre autant de choses et en fait, on s'est rendu compte que on n'en avait

jamais parlé, donc ça nous a permis de crever l'abcès.

NDD : Pour terminer, est-ce que vous pouvez nous conseiller une lecture ou plusieurs ou un livre, série, quelque chose qui vous semble important de faire connaître ?

Fabien Lemaire : Alors déjà, je vous conseille le mien parce que c'est pour une bonne cause, l'ensemble des droits est reversé à l'association Terre et Fraternité. C'est un livre unique en son genre et je dis pas ça parce que je l'ai écrit, mais c'est plutôt un retour d'expérience que j'ai eu de tous les gens avec qui j'en ai parlé et il permet de voir une vision en 360 d'un événement malheureusement dramatique sur le théâtre malien en 2016. Il est commandable sur tous les grands sites, tous les grands distributeurs, mais il ne se trouve pas trop en rayon et il est-il est commandable sur le site de l'Harmattan. Faut pas hésiter. Sinon je conseillerais « Anatomie d'un soldat » de Harry Parker. C'est l'histoire d'un soldat par les objets, c'est à dire la prothèse artificielle, et cetera... Et c'est assez intéressant.



Vous pouvez écouter Fabien Lemaire dans "Précédemment dans...", disponible à partir du 15 juillet 2023 sur toutes les plateformes audio.

Julien Chavanes : Daddy Gaga

Julien Chavannes publie aux éditions Plon le recueil de ses chroniques parues dans le magazine Néon. (Transcription de l'interview avec l'aimable autorisation de l'équipe d'Allô, c'est toi ?)

La Nuit du Dimance :
Julien Chavanes, bonjour.

Julien Chavannes : Bonjour, merci de me recevoir.

NDD : Pas de problème, merci à vous, surtout. Vous êtes rédacteur en chef de Néon et vous avez écrit « Daddy Gaga » aux éditions Plon. C'est un recueil de chroniques qui ont été publiés, d'abord dans le magazine Néon. Et ma première question, elle est simple : gaga, c'est dans quelle sens ? Qu'est-ce que cela veut dire pour vous ?

Julien Chavanes : Ben effectivement, les chroniques ont d'abord été publiées dans Néon au tout début, même dans une newsletter parentalité qu'on avait lancé il y a quelques années de ça maintenant. Et puis finalement, j'ai décidé de les intégrer dans le magazine. Le nom des chroniques, je pense que je l'ai soumis à la rédaction. Il y a eu votation et c'est Daddy Gaga qui s'est imposé. Bah c'est évidemment une référence à Lady Gaga, mais le côté Gaga, c'est aussi le côté parentalité, père Gaga de son enfant, voilà, ça me parlait bien et c'était en même temps pour avoir une référence un peu pop-culture et pas être dans une terminologie qui ferait trop guide de la parentalité, pour avoir quelque chose de tout de suite un peu déconnant et faire comprendre

que il n'était surtout pas question de se prendre au sérieux.

NDD : D'accord, on y suit la naissance de votre enfant jusqu'à quel âge ?

Julien Chavanes : Dans le livre, je pense qu'on va jusqu'à 5, 6 ans, elle a aujourd'hui 8 ans. C'est une petite fille. En fait ce qu'on ne perçoit pas à la lecture, ce que je ne voulais pas que l'enfant soit trop genré, que tous les parents puissent s'y reconnaître.

NDD : Vous avez écrit ça en temps réel ? Une chronique par semaine ?

Julien Chavanes : Non, non. J'ai commencé à écrire quand elle 4 ans, quelque chose comme ça, 3 4 ans et en fait le néon était bi semestriel à l'époque, donc, c'était une chronique tous les 2 mois, donc non, c'était pas en temps réel et puis après y a eu le projet de livre avec Plon où il a fallu écrire, je dirais une vingtaine de chroniques d'un coup et là c'était autant plongé dans ses souvenirs que écrire sur les dernières choses que je pouvais vivre avec elle. Donc il y a une chronique, notamment que j'écris avec elle et là on est pas loin du temps réel. Effectivement, sur la fin du livre où il commence à avoir les premières discussions un peu profondes, les discussions sur la vie, la mort.

NDD : D'accord, alors justement,

pour la transformation des chroniques en livre, comment on prend la décision ? C'est vous qui avez décidé de de de proposer le livre. Vous avez contacté la maison d'édition, ils sont venus vous chercher comment ? Comment ça se passe ?

Julien Chavanes : En fait, très vite après la publication des premières chroniques il y a un premier éditeur qui m'a contacté sur LinkedIn comme quoi LinkedIn, ça fonctionne. Et puis il se trouve qu'après on en parlant avec des amis, j'étais mis en contact avec une agente littéraire qui m'a ensuite mis en contact avec Plon, et que Plon s'est avéré très intéressé.

NDD : Lorsque Plon vous dit OK, vous a-t-on demandé une réécriture de certaines chroniques, y-t-il eu relecture ?

Julien Chavanes : Du coup, il y avait à l'époque, je pense qu'il n'y avait pas plus de 5, 6 chroniques. C'est d'autant plus pour ça que j'ai été touché, qu'ils me fassent cette proposition. Je n'en avais pas écrit tant que ça au départ. Il y avait, bien sûr, il y a eu leur lecture sur ces chroniques-là qui a été très bonne, aucune retouche. Y a une liberté totale sur le texte, sur le manuscrit et vraiment beaucoup d'enthousiasme du début à la fin jusqu'à la publication jusqu'à la réédition là en format poche, dans la collection l'abeille. Non, ça a été une histoire qui s'est formidablement bien déroulée. Et j'ai un très bon contact avec mon éditeur d'ailleurs, donc non que de l'enthousiasme je pense des 2 côtés du début à la fin.

NDD : D'accord pour les 20 donc, pour les chroniques, vous avez écrit, en plus ils ne vous ont pas guidé, ils

vous ont imposé, entre guillemets, des thèmes ou ?...

Julien Chavanes : Non, pas du tout, pas du tout. Ils se sont laissé complètement porter et je pense que ce sont des histoires très personnelles donc.

NDD : Parfois, vos chroniques sonnent comme des sketches, vous en avez eu conscience, c'était voulu ?

Julien Chavanes : C'est complètement des sketches. Je les ai pensés comme ça. Je les ai pensés comme des scènes de la vie quotidienne, dans ce territoire hostile qu'est la parenté. Puis il y a beaucoup de souvenirs, il y a beaucoup de scènes vraies, y a des choses où forcément, j'ai un peu accentué les contrastes, les réactions du père, notamment pour rendre les choses un petit peu plus... pétillantes, rajouter un peu de drame là où il n'y en a pas, bien souvent. Donc c'est vraiment ça, 30 sketches après y a 2 ou 3 chroniques un peu particulières, notamment le jour de l'annonce, quand ma compagne m'annonce qu'on va être parent.

NDD Le Flashback.

Julien Chavanes : Le flash-back, voilà y a quelques flashbacks. Comme le jour de la naissance et le premier jour en sortant de la maternité, c'est très, très proche quand même de ce qu'on a vécu, de ce que j'ai vécu et de mes ressentis. Après, il y a des épisodes qui sont des épisodes, un peu de compilation comme la scène du biberon. Effectivement, c'est un peu la scène, somme de toutes ces fois où on doit se réveiller pendant la nuit pour faire un biberon et où l'enfant déclenche le mode urgence

absolue. Le mode urgence nucléaire et qu'on doit absolument se dépêcher parce que y a un petit général fasciste derrière soi qui hurle avec de la morve plein le nez pour avoir pour avoir sa dose de lactose.

NDD : Je rebondis sur le général fasciste, à la fin du livre, vous le remerciez. Vous lui dites : « merci mon maître, ma merveille, mon bouchon, mon ange, ma comète, mon tout fripé, ma voie lactée, mon constipé, mon Adolphe, mon mentaliste ».

Julien Chavanes : C'est vraiment un truc qui s'est passé, c'est à dire que, avec ma compagne, je pense que... on était un peu des ados attardés et qu'on ne savait pas trop dans quoi on s'engageait, ce qui allait nous tomber dans sur le coin de la figure. Et pour être honnête, les 6 premiers mois de la parentalité, on l'a vécu quand même un peu durement. Bon, on a eu l'épisode de l'accouchement que je raconte dans le livre qui a été un peu complexe puisqu'il a fallu changer de maternité en pleine nuit, qu'il y a eu une grosse inquiétude sur la santé de notre fille et puis qu'on est dans une fragilité absolue dans ces moments-là, on sait plus du tout qui on est, ce qu'on doit faire ou on habite. Voilà, et on est très débordés émotionnellement, très débordés. Je sais que ce n'est pas ce qui se dit quand on est papa, qu'on a été bousculé psychologiquement, mais moi j'ai été très bousculé par la paternité. Je pense que j'ai fait une sorte de petit baby blues. Cette arrivée de notre fille dans nos vies après cette première nuit de stress, a annoncé ce qui a été un peu les 6 premiers mois où elle a beaucoup pleuré parce qu'elle avait des coliques. Elle dormait peu et les choses étaient complexes comme pour

toute arrivée d'un premier enfant. Et puis nous, on était incapable de prendre de la distance. On était dans un état d'épuisement total. On existait plus trop. On était sous le joug d'une petite créature hurlante et très autoritaire avec nous et on n'a pas très bien compris le concept au départ. Les coliques se sont calmés, elle grandit, je dis ça, je préviens tous ceux qui n'ont pas encore eu d'enfant, ça se calme, ça se calme très vite et après évidemment toute la joie de la parentalité commence à infuser dans nos vies et ça devient quelque chose de, de, de merveilleux bien sûr, et je pense que ça se sent aussi dans le livre. Enfin, j'espère que ce n'est pas juste un repoussoir à parentalité. Le seul conseil que j'ai à donner, c'est qu'il faut en rire, voilà faut en rire, faut pas se prendre trop au sérieux. Personne n'est un parent parfait, ça n'existe pas, c'est un mythe et donc entre-temps faut se marrer.

NDD : Je voulais parler un peu de néon aussi, du magazine. Vous êtes le rédacteur en chef, c'est quoi exactement rédacteur en chef ?

Julien Chavanes : Alors, c'est valider les propositions de sujets. Alors il y a des chefs de service et des chefs de rubrique aussi, donc c'est lancer des sujets, valider les propositions de sujets... C'est beaucoup de la gestion et du management, bien sûr, faire en sorte que tout soit fluide, que tout se passe bien, que les choix soient pertinents. Alors nous, on a été pendant presque 10 ans un magazine papier, donc nous ça c'est un métier très spécifique. Et puis on a cessé la diffusion print au mois de décembre là et on est maintenant 100% un site. Voilà, c'est un travail différent mais au final c'est un peu la même chose. C'est diriger une équipe, choisir des

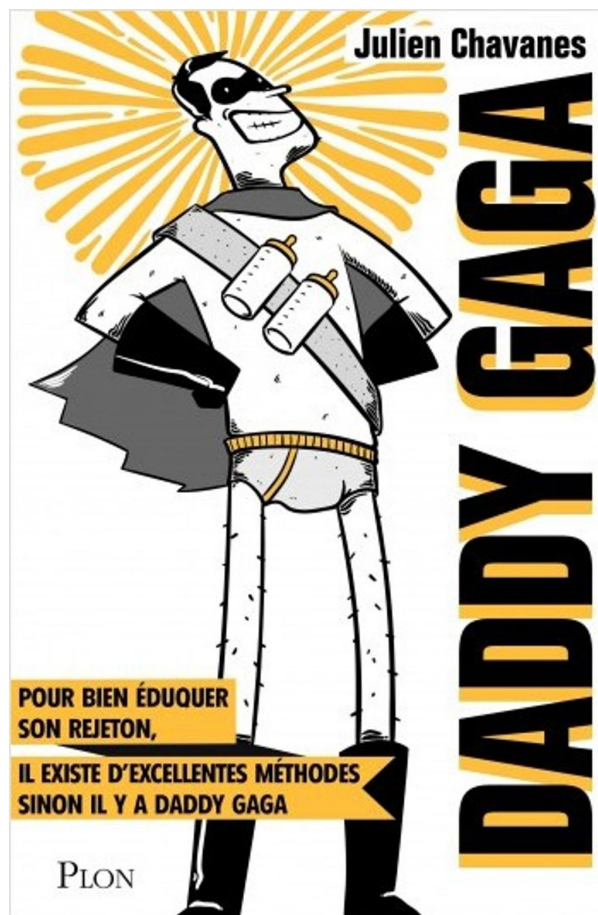
sujets, choisir des temps forts de communication.

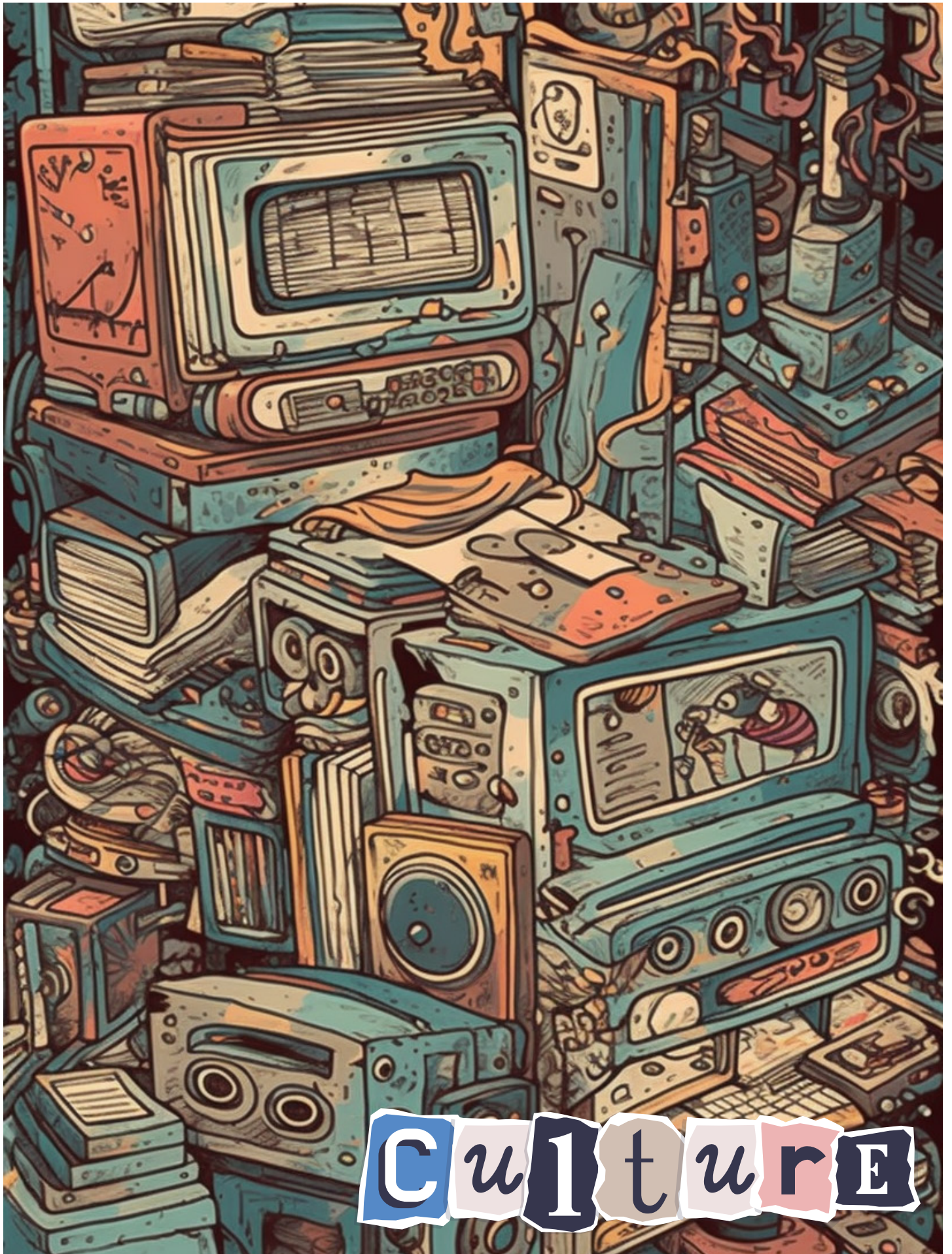
NDD : Mais il y a une différence d'écriture quand on écrit sur le net ?

Julien Chavanes : Oui, nécessairement. Sur le papier, on s'adresse à un lectorat qui a fait l'effort d'acheter le magazine, donc un lectorat qu'on dit captif, il est là pour passer un temps un petit moment avec vous. On peut s'autoriser des papiers longs. On a aussi les photos qui sont là pour accompagner la narration. Ce sont des choses qu'on a beaucoup moins sur le web, le web. Il faut faire preuve d'une grande efficacité parce qu'il y a une compétition sur l'information.

NDD : Pour terminer, vous avez un conseil de lecture à nous donner ?

Julien Chavanes : Le dernier livre qui m'a marqué, le dernier roman qui m'a marqué c'est « Feu » feu de Maria Pourchet, que j'ai trouvé incroyable. C'est une histoire très simple. C'est l'histoire d'un adultère, Il y a une utilisation de la langue que j'ai trouvée folle. J'ai trouvé ça d'une puissance incroyable et pourtant je ne suis pas un adepte des histoires d'infidélité.





Culture

OMBRE & COLÈRE

Il n'y en a que pour elle. Longtemps derrière nous, enfouie comme cachée sous un tapis avec la promesse du "je m'en occuperai plus tard", la voilà qui passe sur le devant de la scène, parée de ses plus beaux atours. Nulle ombre où se cacher, nulle ombre, nulle refuge, pas plus de safe place que de mauvaise conseillère. Sous le soleil exactement, elle s'épanouit, elle explose. La colère en bandoulière. La colère armée de canon. C'est dans l'air et c'est définitivement le thème des critiques de ce numéro.

Eiffel et moi, de Caroline Bongrand, aux éditions Sixième(s)

Mais qui sont ces gens ? C'est un vertige. On referme le livre et on vérifie que nos deux pieds touchent bien le sol. Qui sont ces gens ? Ces gens font partie de la grande famille du cinéma. Actrices, acteurs, réalisateurs, producteurs. Ce sont des noms connus, qu'on reconnaît. L'histoire est simple. C'est celle de Caroline Bongrand qui a une idée, qui écrit un scénario sur la Tour Eiffel. Mais c'est surtout l'histoire de sa tentative de destruction et des jalousies que son travail occasionne. On tente de la broyer, on lui dit que son travail est mauvais, on lui dit que d'autres, plus talentueux forcément, vont redresser la barre. Sauf que tout est faux, comme au cinéma. La vérité toute simple, c'est qu'il leur est insupportable de ne pas avoir eu cette idée. La vérité toute simple, c'est ce ballet dégueulasse pour s'approprier l'idée, le scénario et le travail de la scénariste. Mensonges, trahisons, désillusions ; ce n'est pas

un monde d'homme que décrit Caroline Bongrand mais un tout petit monde d'enculés. Et ce, avec humour, légèreté et style.

(Je vous recommande aussi la lecture de « Pitch » de la même autrice, récit de son année d'apprentissage dans une école de scénaristes de Los Angeles.)



Barkhane, une épreuve humaine : H14, sous la direction de Fabien Lemaire, aux éditions L'Harmattan

C'est un livre qui n'a l'air de rien, pour un peu, on passerait à côté. Pire, on le jugerait bien sur sa couverture : ton jaune-orangé, le désert, des camions, l'aventure. Un livre de militaire.

Mais c'est un livre qui vous chope par le col et vous met des tartes. C'est un livre qui recadre. C'est un livre qui crie sa colère et l'absurdité des choses entre chaque ligne. C'est un récit à ne pas rater.

Le chef d'escadron Fabien Lemaire participe à l'opération Barkhane. Le 4 novembre 2016, sa mission et celle de son convoi (plus de 200 hommes) est de ravitailler Abeibara en passant par Kidal. Au cours de cette opération, le maréchal des logis Fabien Jacq va trouver la mort.

Quelques années plus tard, en guise de catharsis et pour la mémoire de son frère d'arme, Fabien Lemaire part en quête des témoins de ces quelques jours. Le livre recueille leurs histoires.

La première chose que l'on y apprend, c'est le métier de militaire : ce qu'il est vraiment, loin des clichés ou des aprioris. On comprend que ce métier, c'est du travail d'orfèvre, de spécialistes qui se coordonnent et s'épaulent dans une mécanique qui se veut sans faille. On y comprend

la chaîne de commandement, on y voit comment la riposte s'organise, comment les informations sont collectées et diffusées. On y voit des hommes qui remettent à plus tard le deuil de leur camarade, pour finir la mission.

« Contrairement à ce que l'on pourrait croire dans ces moments-là, tout se fait dans le calme et l'ordre. Demandes et appuis divers sont effectués rapidement, cependant cela nous semble long. Le CDU commande avec un grand calme, effectue les comptes rendus, gère l'instant et prévoit le temps suivant. »

La deuxième révélation du livre, c'est l'onde de choc. Comment elle se propage, comment elle s'insinue. La colère et les frustrations qu'elle génère. On entend les cœurs battre. Le sous-titre du livre – une épreuve humaine – prend tout son sens.

« [Le] CDU prit la parole et lorsque j'entendis à nouveau les mots 'Fabien décédé', je fus pris de nausée. Tout mon peloton se comporta avec une dignité absolue. J'ai vu des larmes couler mais elles étaient cachées. J'ai vu des étreintes et mes soldats reprirent leurs activités afin de rester 'dans le match' ».

Enfin, le livre rend intelligible le syndrome post traumatique et son empreinte indélébile.

Je referme le livre. Je dois avouer que, personnellement, je suis de l'autre bord, du bord de ceux qui demande la dissolution de la police et qui se demandent bien à quoi peut servir l'armée, si ce n'est à maintenir la domination. Oui, je l'avoue, j'ai accueilli ce livre avec une somme astronomique de préjugés. En refermant le livre, je

sens qu'il me retient encore par le col, il me secoue.

Alors, oui, j'ai mieux appréhendé le métier, certes, certes, mais, surtout, j'ai compris l'engagement, le sens de ce mot, le sens que les militaires de carrière lui donnent, les valeurs éthiques et humaines qu'il suppose. Et de mon autre bord, tout petit bord de rivage utopique, je lève les yeux au ciel et je dis : « Merci ». Et à toutes celles et ceux qui s'engagent, qui luttent, je dis : « Putain de respect ».

Les droits d'auteurs de Barkhane sont entièrement reversés à l'association

Terre Fraternité. Vous pouvez vous procurer le livre en scannant ce QR code (ou sur commande dans vos librairies habituelles ou sur internet.)



Vous pouvez aussi écouter l'interview de Fabien Lemaire en scannant ce QR code. (Disponible à partir du 15 juillet).



682 jours, de Roselyne Bachelot, aux éditions Plon

C'est le nombre de jour que Roselyne Bachelot a passé à la tête du ministère de la culture. Ce n'est pas un journal, même si cela en a la forme, mais plutôt un double coup d'œil en coulisse, classé par thème. Double car au-delà de la culture, elle entrouvre le rideau de la politique. Et, entre les lignes, cela n'est pas très beau. Coups fourrés, chausse-trapes, tout est bataille et arbitrage pour conserver ou garder un budget, une rallonge. Chaque décision est pesée, discutée, rabotée. Ministre, c'est une guerre contre tous et pour pas grand-chose. C'est avoir sur le dos tout le monde et la reconnaissance de personne. En cela, le livre de Roselyne Bachelot éclaire les rouages de la politique, son fonctionnement et celui de nos institutions. Quant aux coulisses de la culture, c'est terrible à dire mais on y trouve autant de faux-cul qu'au gouvernement. Ça pullule comme une pandémie.

C'est en tout cas un très bon livre, très bien écrit (mais venant de la part de l'autrice de « Coraline », nous nous en doutions un peu). Il intéressera les amoureux de la politique comme ceux qui

veulent comprendre comment fonctionne les relations politiques / administrés en général.

The Flash, d'Andy Muschietti, avec Ezra Miller

Est-ce que l'on peut arrêter le massacre, s'il vous plaît ? Et est-il possible de cesser de nous prendre pour des jambons ? Malgré l'offensive des communicants du marketing mondial (« voilà pourquoi on va au cinéma », « le meilleur film de tous les temps, celui qu'on attendait tous » et j'en passe...), que reste-t-il de ce film au final ? Peanuts et beurre de cacahouète. Éventuellement les scènes de combat de Batman, en étant nostalgique de l'ère Burtonienne. Pour le reste, c'est raté. Complètement raté. A commencer par Barry Allen – interprété par Ezra Miller – qui devient autiste (au mieux) ou complètement con (au pire). Est-ce un film pour enfant ? Le voilà qui gesticule et fait les 100 pas, expliquant son plan, exposant toutes ses réflexions à Iris, une journaliste censée ne pas savoir que cet adolescent de 40 ans est Flash. Il la plante dans son appartement en lui disant « hi, hi, hi », je ne suis pas Flash, hi, hi, hi ».



Notons qu'à son retour le lendemain matin, elle lui a fait son ménage et lui a laissé une note sur son bureau. Détail, petite incohérence du scénario, ce n'est pas si grave ? Effectivement, cela ne l'est pas quand le scénario tient la route et que le film est bon. Cela le devient quand le film est insipide et que tout est à l'avenant. A ce moment, on s'aperçoit de toutes les failles, les faiblesses et de la perte de temps. En parler plus ? Pourquoi ? La scène d'ouverture avec la pluie de bébé est moche, pas drôle. La scène de fin et post-générique assassinent DC Comics d'une manière aussi efficace qu'une planète en kryptonite pour l'autre abruti en collant. Donc, stop, n'en jetez plus. Cessez le massacre.

instantanément de vivre dès que leurs enfants passent le seuil de leur porte en imaginant tout ce qu'il pourrait arriver de pire. Et pas juste le pire, mais le pire du pire. Et agissent en conséquence, juste au cas où. Au bout d'une cinquantaine de pages, je me suis vraiment posé la question. Est-ce que je continue la lecture avec une héroïne aussi antipathique ? Je me suis aussi demandé pourquoi je trouvais l'héroïne agaçante. La question me projetant dans des abysses d'introspection, j'ai préféré couper court et poursuivre la lecture.

Bien m'en a pris. Le thriller est très bien mené, il vous mène par le bout du nez et l'écriture, entre désinvolture et sentiment d'urgence, est une réussite.

Coup de pelle, d'Alice Pol, aux éditions Robert Laffont

Toute la beauté et le sang versé, documentaire de Laura Poitras

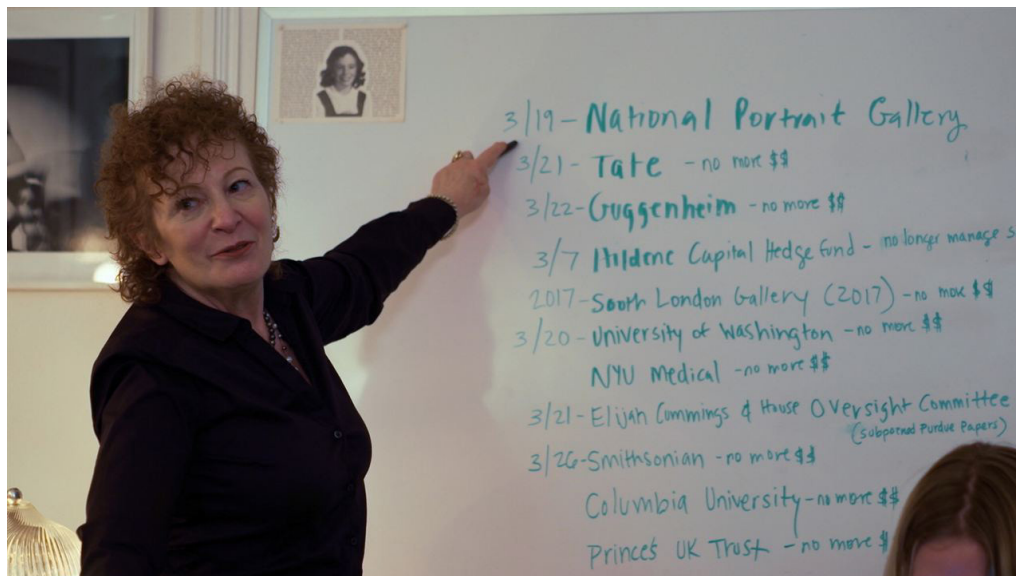
Cela commence très bien. L'atmosphère est posée, le mystère distillé, l'héroïne torturée. Très torturée. Trop torturée ? Au-delà du traumatisme classique dans les thrillers (une ex-enquête particulièrement difficile et non résolue) les 100 premières pages du roman construisent et présente l'héroïne comme la somme d'angoisses plus ou moins importantes, plus ou moins handicapantes. Elle ressemble aux mères qui cessent



Le documentaire suit Nan Golding dans ses actions militantes contre la famille Stackler, responsable de la crise des opiacés. Mais pas que. Le documentaire suit aussi son histoire personnelle, son art. Mais pas que. Le

documentaire suit aussi l'histoire de sa famille, ses parents, le suicide de sa soeur.

En fait, ce film combine 3 histoires, pour une démonstration brillante. C'est un chef d'oeuvre, ni plus, ni moins.



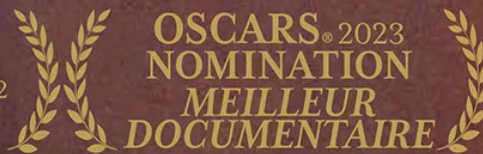
APRÈS
CITIZENFOUR

“PROFOND
ET INCENDIAIRE”
VARIETY

“FÉROCE
ET PUISSANT”
FINANCIAL TIMES

“SUBLIME”
HOLLYWOOD REPORTER


FESTIVAL DE VENISE 2022
LION D'OR


OSCARS® 2023
NOMINATION
MEILLEUR
DOCUMENTAIRE

TOUTE LA
BEAUTÉ
ET LE
SANG VERSÉ

UN FILM DE
LAURA POITRAS

COUP DE
CŒUR
CINÉMAS
ART & ESSAI
DE L'AFCAE

PARTICIPANT présente un film de LAURA POITRAS "ALL THE BEAUTY AND THE BLOODSHED"
PHOTOGRAPHES ET DIAGRAMMAS NAN GOLDIN SUPERVISEUR MUSICAL DAWN SUTTER MADELL MUSIQUE SONOVIAK COLLECTIVE COPRODUCTIONS MEGAN KAPLER PRODUCTIONS D'ARCHIVES SHANTI AVIRGAN COPRODUCTIONS D'ARCHIVES OLIVIA STREISAND MONTAGE AMY FOOTE, JOE BIN, BRIAN A. KATES, A.C.E.
PRODUCTION DÉLÉGUÉE JEFF SKOLL, DIANE WEYERMAN, CLARE CARTER, ALEX KWIATKIER, HAYLEY THORSEN PRODUCT MAN HOWARD GORTLER, JOHN LYONS, NAN GOLDIN, YONI GOLDOV, LAURA POITRAS

REGALISATION LAURA POITRAS PYRAMIDE

© 2022 PARTICIPANT FILM, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.


france
inter



Cahier
fiction

ÉLÉMENTS

1. LES DERNIERS ENFANTS DE F.A.T.E.



JÉRÉMIE STOCKY

CHAPITRE 1 : UNE RENCONTRE ENFLAMMÉE

8 mai 2020, Sydney, Australie.

Lorsque Ethan Forget balança d'un geste énergique sa manette à l'autre bout de sa chambre, cela faisait déjà plus de deux heures qu'il s'acharnait sur le dernier niveau de son jeu préféré. Deux longues heures qu'à chaque fois il approchait un peu plus de la victoire face au dernier boss. Jamais de sa vie, un level ne lui avait donné autant de fil à retordre. Trente-six fois, il les avait comptées, qu'il s'apprêtait à donner le coup fatal à son adversaire et que ce dernier l'esquivaient dans une prouesse inimaginable avant de lancer sur l'avatar d'Ethan une attaque remplie de flammes. Une frappe si puissante que son personnage s'écroulait faisant apparaître les lettres les plus méprisées de tout grand joueur qui se respecte... GAME OVER. Ne parvenant plus à garder son sang-froid, Ethan hurla sur son adversaire comme s'il était réel.

- Si je savais maîtriser le feu moi aussi, crois-moi, tu ne ferais pas longtemps !
AAArgh !

Tenant sa tête en arrière, les mains dans ses cheveux bruns toujours en bataille, il pria pour que sa grand-mère n'ait entendu ni sa plainte ni le bruit qu'avait émis sa manette en ricochant sur le mur de sa chambre avant de finir sa course sur le parquet.

La femme, qui l'avait élevé depuis son plus jeune âge, était d'une extrême douceur et se préoccupait toujours du bien-être des autres avant le sien. Elle mettait un point d'honneur à inculquer à Ethan, depuis son enfance, la meilleure éducation qui soit.

Ethan aimait cette femme et la considérait comme sa mère. Il respectait la bravoure de Jacqueline qui avait dû supporter la disparition prématurée de son mari. Rufus Forget s'était donné la mort trente ans auparavant lorsque le père d'Ethan avait à peu près son âge. La force dont Jacqueline avait dû faire preuve pour élever seule son fils était remarquable et jamais elle ne s'était plainte. En tout cas pas auprès d'Ethan. Et quelques années plus tard, lorsque lui-même s'était retrouvé orphelin, c'est encore une fois elle qui le prit en charge. Jamais elle n'avait critiqué devant lui son défunt mari, qu'elle aimait, malgré l'abandon qu'elle avait subi. Cependant, Jacqueline en voulait à Rufus. Ethan avait pu le deviner au cours d'une de ses nombreuses histoires.

Jacqueline était un modèle d'honnêteté et de force pour son petit-fils mais jamais il ne lui avait avoué.

Ethan ramassa doucement sa manette, l'inspectant pour savoir si rien n'était endommagé. Une chance, chaque chose était à sa place. Le jeune garçon se crut sorti d'affaire et s'apprêta à reprendre sa partie bien déterminé cette fois à terrasser son ennemi le plus redoutable. Mais une voix venant du bas de l'escalier l'en empêcha.

- Ethan ??? Appela Jacqueline. J'espère que tu n'es pas ENCORE en train de t'énerver devant ton stupide jeu vidéo ! Il y a une chose que je n'accepte pas, c'est qu'on abîme sa santé devant quelque chose qui n'existe même pas !!

- Non, mamie, ne t'inquiète pas, juste un terrible problème de mathématiques qui me donne du fil à retordre, répondit Ethan en plissant les yeux et en attendant de voir si son petit mensonge serait acceptable.

- Ah ! D'accord, veux-tu un peu d'aide alors ?

- Je ne pense pas que ce problème soit à ta hauteur, sans vouloir t'offenser bien sûr ! Se hasarda Ethan.

- Je sais que j'ai dû arrêter l'école en fin de premier cycle fiston, mais ne me prends pas pour une imbécile. Éteins-moi cette console si tu ne veux pas la voir disparaître sur DINKOS. Je suis vieille mais pas sénile.

Jacqueline laissa un temps de pause puis enchaîna.

- Et descends donc, j'ai quelque chose pour toi, prévint sa grand-mère.

Ethan n'avait plus d'autre choix que de capituler. Elle lui faisait le coup à chaque fois, faisant mine de le croire et de vouloir l'aider lorsqu'il mentait, pour ensuite tout retourner à son avantage. Cette pensée le fit sourire. Sa grand-mère, il le savait, avait un sixième sens.

Il se hâta d'éteindre sa console sans omettre de regarder l'écran une dernière fois et toisa son adversaire virtuel. Ce n'est pas fini entre nous, pensa le jeune homme. Ethan rangea deux ou trois babioles qui traînaient de-ci de-là, enfila un jean, un tee-shirt propre et prit un objet en or posé sur sa table de chevet, une chaîne avec au bout un médaillon rond, gravé d'un « E » en surimpression. Ce bijou était la seule chose que ses parents lui avaient légué après leur disparition. Il n'avait aucune idée de ce qu'il représentait. Sa grand-mère lui avait certifié à plusieurs reprises qu'elle ne l'avait jamais vu et il la croyait.

Ethan attacha le médaillon autour de son cou comme à son habitude et le fit disparaître sous son tee-shirt. Avant de refermer la porte, il inspecta une dernière fois sa chambre d'adolescent plus ou moins bien rangée. Il adorait cet endroit, c'était son refuge, son univers. La pièce était différente de toutes les autres dans la maison. Sur le mur étaient affichés des posters de sagas, Star Wars, les Avengers, Harry Potter, du genre fantastique que le jeune homme affectionnait au plus haut point, se prenant de temps à autre pour l'un de ces héros. Il aurait aimé vivre une vie exceptionnelle, comme celle de Luke Skywalker, de Tony Stark ou encore d'Albus Dumbledore. Mais ces vies-là étaient réservées au monde de l'imaginaire, il le savait bien. Ethan claqua la porte et dévala les escaliers trois par trois. Il savait pourquoi sa grand-mère l'appelait, et il avait hâte. On ne fêtait pas ses dix-huit ans tous les jours. Arrivé dans la cuisine, il tomba sur Jacqueline en train de faire sauter des crêpes. Le lait concentré et la confiture de figue maison posés sur la table ne pouvaient signifier qu'une seule chose. Son dessert préféré ! Un gâteau de crêpes alternant des couches de ses deux mets sucrés préférés.

Ethan se posa là et observa sa grand-mère. Elle était si belle à ses yeux malgré son dos voûté et sa taille revue à la baisse à chaque saison. Jacqueline avait bonne allure du haut de ses soixante-et-onze ans. Elle était en pleine forme et avait une élégance que beaucoup de personnes du même âge, voire moins vieilles, lui enviaient. Ethan n'avait jamais compris pourquoi en trente ans, cette femme n'avait pas refait sa vie, car bien que pas encore né, il imaginait facilement à quoi elle res-

semblait lorsqu'elle avait quarante-et-un ans. A chaque fois qu'il abordait le sujet, elle le renvoyait dans les cordes terminant avec un uppercut de tâches ménagères bien remplies. Elle s'était simplement dévouée aux gens qui l'entouraient ; c'était cela son bonheur, sa force, et ça se respectait.

- Mmmh, quelle odeur !! Ça ne sentirait pas les crêpes ? Demanda Ethan en enlaçant sa grand-mère par derrière.

- Mais, vas-tu me lâcher garnement ? Tu vas me faire brûler la dernière !!

- Et pour quelle occasion prépares-tu mon dessert préféré ?? Demanda faussement Ethan.

- Ah mais ce n'est pas pour toi, c'est pour le voisin, c'est son anniversaire demain, déclara Jacqueline en entrant dans son jeu.

- Vraiment ? Et il est tellement aimant et gentil avec toi qu'il a pris ma place dans ton cœur. Et tu lui offres MON gâteau de crêpes ?? Se lamenta le jeune homme en faisant la moue et roulant ses yeux lui donnant un air de chien battu.

- Peut-être que lui au moins ne me mentira pas.

- Ce n'était pas un mensonge, tu as un sixième sens, à quoi ça servirait de te mentir ? Ma manette m'a échappé après un geste un peu incontrôlé voilà tout, plaisanta Ethan. Et pour cela tu me remplacerais ?

- Certainement pas, tu es irremplaçable mon grand. Et même si c'était le cas, je ne choisirais personne d'autre que toi mon ange, lança amoureusement sa grand-mère. Tu es tout ce que j'ai, fiston.

- Et tu es tout ce que j'ai également, mamie.

Les yeux de Jacqueline s'embuèrent de larmes mais elle les ravala au pas de courses et passa la main sur la joue de ce qu'elle avait de plus cher en ce monde.

- Bon anniversaire mon petit Ethan, lui dit-elle sans oublier de l'embrasser bien fort sur chacune de ses joues.

- Merci.

- Et maintenant, ton cadeau.

Elle lui tendit un petit paquet carré. Ethan se précipita sur le cadeau et déchira d'un coup le papier laissant apparaître une boîte rouge. Il l'ouvrit et ne comprit pas très bien ce qu'il vit. Une clé, attachée à un porte-clés en métal représentant un cœur, reposait à l'intérieur. En retournant le cœur, il vit une inscription Pour tes évasions, toujours prudentes. Love. J. Ne comprenant pas, Ethan questionna Jacqueline du regard qui le somma d'aller dans le garage. Il se leva de sa chaise et se dirigea vers la grande porte au fond du couloir, passa le vestibule, franchit une seconde entrée et se retrouva nez à nez avec une moto 50cm³ entourée d'un énorme nœud rouge et ornée de flammes sur la carrosserie noire. Ethan n'y croyait pas, lui qui avait si souvent supplié sa grand-mère de lui en acheter une, elle était là, devant ses yeux. Il l'inspecta sous toutes les coutures, elle était parfaite comme dans ses rêves les plus fous ! Il regagna la cuisine et sans un mot enlaça le plus chaleureusement possible la personne qu'il aimait tant.

- Trois conditions obligatoires ! Déclara-t-elle sans relâcher son étreinte.

- Tout ce que tu veux.

- Casque obligatoire !

- Oui !

- Pas d'excès de vitesse !

- Oui !

- Et utilisation uniquement le week-end !!

- Oui, oui, oui !!
- A la moindre infraction, je la revends illico, c'est compris ?
- Oh oui ! Merci mamie, mais tu es folle ! Ça a dû te coûter une blinde !
- Ça, ce n'est pas ton problème. Maintenant mon chéri, pendant que je finis ton gâteau, va faire un tour, lança-t-elle en sortant de sous la table un blouson de cuir à l'effigie de la moto, un casque et des gants.
- C'est vrai ? Ce n'est pas un piège ? Demanda-t-il soupçonneux.
- Comment ça ?
- Mamie, on est vendredi et le week-end ne commence que dans plusieurs heures !
- Allez file garnement ! Conclut-elle dans son plus grand sourire.



Une fois toutes les protections enfilées, Ethan sortit sa nouvelle bécane du garage. Le soleil resplendissait haut dans le ciel. Depuis toujours, enfin de mémoire d'homme, chaque 8 mai était ensoleillé. Mais cette année-là était la plus chaude de toutes. Sous son blouson de cuir, il sentait déjà la transpiration ruisseler, ses mains étaient moites à l'intérieur de ses gants et malgré la visière de son casque relevée, la sueur perlait sur son front. Mais l'excitation de pouvoir enfin conduire un deux-roues en toute autonomie, depuis qu'il avait passé son permis au lycée, l'emportait sur les conditions météorologiques. Il actionna donc le contact, enfourcha sa moto et mit les gaz.

L'engin était lancé à travers les rues du quartier de Paddington, les arbres défilaient à toute allure malgré le bridage de sa moto. A ce moment précis, Ethan se sentit libre comme l'air, puissant comme le feu, solide comme la terre mais aussi humide comme l'eau qui ruisselait de plus en plus le long de son visage. Au bout d'une bonne demi-heure de balade, il décida de se rendre à Shark Beach, son endroit préféré. Arrivé sur place, Ethan se débarrassa de tout son attirail et se saisit de son téléphone portable. Il appela Ricky, un jeune homme d'un an son aîné, son meilleur ami, celui à qui il racontait tout ce qu'il voulait sans se soucier d'être jugé. Bien évidemment la réciprocité était de mise. Quand Ricky décrocha, il le somma de le rejoindre à l'endroit habituel. Un simple vingt minutes et je suis là conclut leur conversation.

Après avoir garé sa moto, Ethan alla s'asseoir à la terrasse de son café préféré. L'établissement était situé le long de Shark Beach et offrait une vue splendide sur l'océan qui bordait sa ville natale. La beauté de ce paysage offrait un inconvénient majeur pour ses habitants, l'afflux quotidien de touristes. Cependant Ethan le savait bien, sans tous ces curieux, l'économie du coin ne serait pas ce qu'elle était.

Au moment où il posa son casque sur la table, le garçon de bar s'approcha, un sourire radieux aux lèvres saluant son client chaleureusement :

- Un diabolo menthe, comme d'habitude Ethan ?
- Non pas aujourd'hui Mike, je vais plutôt me laisser tenter par une bonne bière.
- Désolé, mais tu connais Bob, il est à cheval sur les règles. Et je ne peux pas t'en servir avant l'âge requis.
- Alors ça tombe bien, sourit Ethan, sortant expressément sa carte d'identité et la tendant au serveur.

Tout en s'emparant de la carte, Mike souhaita un joyeux anniversaire à son

client et lui offrit sa bière en guise de cadeau. Avoir dix-huit ans était plutôt une bonne chose, il pouvait désormais conduire sa petite moto et même se laisser tenter par un verre d'alcool. Ethan commença à se sentir un peu adulte, lui qui aujourd'hui venait de franchir un cap majeur.

Tout en sirotant sa bière que le serveur venait de lui apporter, avec le bon sentiment de son patron Bob, Ethan plongea son regard dans l'horizon infini. Il aurait voulu savoir ce qu'il y avait derrière toute cette étendue d'eau, le voir de ses propres yeux. Voyager au bout du monde pour connaître chaque recoin de cette planète. Cette pensée le fit sourire ; lui qui se plaignait souvent des touristes, voilà qu'il voulait en devenir un. Il savait qu'un jour, seul ou accompagné, il partirait à l'aventure quelques mois ou quelques années pour arpenter le monde et en apprendre ses richesses. Puis Ethan posa ses yeux sur une famille qui s'installait à une table voisine. Les deux parents semblaient jeunes, pas plus de trente ans, et portaient avec eux un enfant de quatre ou cinq ans tout au plus. Ethan aurait aimé avoir ces souvenirs. Ceux d'un père et d'une mère l'emmenant en vacances dans un pays très lointain. Bien que sa vie n'eût rien de misérable, une grand-mère si aimante soit-elle ne pourrait remplacer en totalité ce qu'il n'avait jamais eu. Jamais Jacqueline ne lui avait appris à bricoler, jamais elle ne l'avait pris à part pour lui parler de sexe lorsque son corps commençait à changer, jamais elle ne l'avait emmené au-delà des frontières de l'Australie. Tant de choses qu'un orphelin comme lui ne pouvait pas se vanter de connaître.

Ethan avait à peine entamé sa bière qu'une voix le sortit de son évasion.

- Ola Ety, lança un grand jeune homme blond, aux muscles saillants sous son marcel blanc bien collé au corps, un casque et un blouson de moto à la main.

- Salut mon pote ! Enchaîna Ethan reconnaissant immédiatement son ami, l'archétype vivant du dieu grec.

Ricky était de ceux qui, par leur physique et leur comportement, faisaient tomber sous leur charme toutes les filles du lycée.

- Et bon anniversaire surtout ! S'exclama l'Apollon, tout en lui assenant une tape amicale dans le dos.

- Merci mec. T'as fait vite.

- Oui, ça circulait plutôt bien aujourd'hui. Mais dis-moi, qu'est-ce que c'est que ce casque ? Et une bière ? Tu ne perds pas de temps !

Ricky se retourna et claqua des doigts pour attirer l'attention de Mike à l'autre bout de la terrasse.

- Tu me mets la même Miky s'il te plaît. Et passe le bonjour à Bob.

Le serveur hocha la tête en signe d'acquiescement et se dirigea en toute hâte vers le bar. Ethan ne pût s'empêcher de sourire. Qui d'autre que son ami pouvait se permettre à dix-neuf ans d'agir ainsi, avec de surcroît la bénédiction de tout le monde ? Ricky avait la capacité d'obtenir ce qu'il voulait, tout en s'assurant la sympathie de chaque personne qu'il croisait. Il était incroyable.

- Ça, c'est mon nouveau casque mon pote, ainsi que mon nouveau blouson et une superbe paire de gants ! Mais ce ne sont que les accessoires, car le plus important se trouve précisément là-bas, déclara Ethan, tout en indiquant du bout de son index l'endroit où était garée sa superbe bécane.

- Ouaaaaah, s'enthousiasma Ricky. C'est ta grand-mère qui t'a offert ça ? Et bah dis donc, elle t'aime vraiment cette femme. Une bécane et tout un attirail.

- Heureusement qu'elle m'aime, c'est ma grand-mère. Mais oui, elle s'est surpassée

sur ce coup et sûrement ruinée.

- Tant que ça lui fait plaisir, tu n'as pas de remords à avoir Ety ! On va se faire un tour après ?

- Pourquoi je t'ai appelé à ton avis ? Sourit Ethan.

Au même moment, Mike salua Ricky de plus près tout en lui déposant sa bière.

Les deux amis trinquèrent ensemble et discutèrent de tout et de rien. Lorsque deux belles jeunes filles, un plan à la main passèrent à proximité de leur table, Ethan sut pertinemment ce qui allait se passer.

- Je peux vous aider mesdemoiselles ? Se hâta Ricky.

- Heu... certainement, déclara l'une des deux avec un accent qui trahissait sa provenance. Nous sommes bien à Shark Beach ?

- Oui, la plus belle plage de Sydney ! Déclara-t-il. Enfin pour les puristes. Et d'où venez-vous ?

- De Floride. Nous sommes en voyage pendant un mois. Nous venons juste d'arriver.

La jeune femme brune semblait, en plus d'être la plus jolie des deux, la moins timide.

- Vous devez être fatiguées, installez-vous, on vous offre un verre. Je suis Ricky, et voici mon pote Ethan.

Les deux jeunes femmes semblèrent hésiter mais la plus entreprenante des deux finit par accepter volontiers. Ricky claqua des doigts et commanda deux bières supplémentaires après avoir pris soin de demander l'âge de leurs invitées.

- Nous avons dix-huit ans, c'est notre premier voyage entre amies, déclara la blonde qui semblait bien plus réservée.

- Et vous avez choisi le meilleur endroit au monde ! Déclara Ethan, lui rendant son sourire.

Une fois les bières servies, tous se mirent à discuter. Après s'être présentées sous le nom de Sacha pour la brune et Ophélie pour la blonde, les deux amies firent découvrir aux garçons le périple qui les attendait tout au long de ce prochain mois. Ethan et Ricky, quant à eux, racontèrent leur vie sur cette grande île et en vantèrent les charmes. L'heure passa à toute vitesse puis les deux copines finirent par prendre congé. Juste avant qu'elles ne partent, le grand blond les invita, pour leur faire connaître le meilleur restaurant, le meilleur bar et la meilleure boîte de nuit du coin. Les filles acceptèrent et tous se saluèrent puis se donnèrent rendez-vous au même endroit vers 19h00, le lendemain.

Ethan alla régler la totalité de la note juste après le départ des demoiselles. Lui et Ricky partirent ensuite faire, comme prévu, un tour en moto. Au bout d'une heure, Ethan annonça qu'il devait rentrer. Sa grand-mère l'attendait sans doute pour manger et il ne voulait pour rien au monde louper son repas d'anniversaire. Ricky lui promit de l'appeler le lendemain pour passer chez lui et l'aider à trouver la tenue adéquate qui ferait succomber Ophélie.

- Et si je préfère Sacha ? Questionna Ethan.

- Alors dans ce cas on va avoir un problème car la règle de la jungle c'est « que le meilleur gagne ». Et vu comment elle rigolait à mes blagues, je ne suis pas sûr que tu aies tes chances », asséna le dieu vivant.

- Mouais...

- Allez, ne fais pas la tête Ety, elle est pas mal non plus Ophélie. A demain, conclut Ricky avant de démarrer sa moto.

Ethan fut piqué au vif mais son ami avait raison, il n'avait aucune chance de rivaliser avec un Apollon. C'était toujours le même refrain, toujours le grand blond qui repartait avec la plus jolie fille. Il chassa ces idées de sa tête ; demain était un autre jour, et il aviserait en temps voulu. Car pendant l'heure passée avec les filles, même s'il était vrai que Sacha faisait mine de rire à chaque blague du dieu musclé, Ethan avait bien remarqué les coups d'œil furtifs et expéditifs qu'elle jetait à son intention. Il laissa échapper un sourire et repartit de plus belle sur sa moto.



Quelques kilomètres plus loin, Ethan eut envie de s'arrêter pour acheter des fleurs à sa grand-mère. Il gara donc son véhicule le long d'un trottoir et s'avança vers le fleuriste le plus réputé du quartier, entra dans la boutique et acheta un bouquet de jonquilles roses, les préférées de Jacqueline. En repartant vers le parking, le jeune homme passa devant une petite ruelle donnant sur une impasse quand un cri attira son attention. Ethan regarda à l'intérieur du coupe-gorge et vit un jeune homme suppliant deux grands types aux épaules larges. Il n'eut pas de mal à les reconnaître. James et Fred Buttle. Les deux caïds de son bahut. Ces deux frères se faisaient sans cesse remarquer puis exclure à tour de rôle du lycée pour diverses infractions. Racket, intimidations, insultes...

Leur jeune victime du jour avait l'âge d'être au collège tout au plus. Quel idiot peut s'en prendre à quelqu'un de bien plus jeune et chétif que lui ? Pensa Ethan. Il tendit l'oreille et essaya d'entendre ce qui se passait à l'autre bout de la ruelle. Puis n'y parvenant pas, tout doucement, il se rapprocha.

- Allez, file-nous tout ce que t'as gamin, lui intima le plus costaud des deux jumeaux.

- Non, s'il vous plaît, j'ai économisé pour pouvoir m'acheter le dernier Zelda. Ça m'a pris plus de quatre mois, couina le blondinet.

- T'en fais pas, on va aller l'acheter nous, ricana le second.

Puis ils le plaquèrent contre le mur de l'impasse. Leur victime les supplia d'arrêter mais ils redoublèrent de menaces, bousculant le jeune garçon aux cheveux d'or si violemment qu'il finit par tomber à la renverse, s'étalant de tout son long contre des poubelles qui traînaient là. C'est à ce moment qu'Ethan reconnut l'adolescent. C'était le jeune John Arckwood. Le frère de Sylviana avait douze ans depuis quelques jours. Il s'en souvenait car il avait entendu sa camarade de classe le raconter la semaine précédente au lycée. Ne supportant pas les larmes ruisselant le long de la joue de John qui se tenait le genou ensanglanté par sa chute, Ethan avança encore plus, les deux tyrans lui tournant encore le dos. Ethan n'était pas un bagarreur mais il avait une sainte horreur de l'injustice et de l'intimidation. Il prit alors son courage à deux mains :

- Ça va John, un souci ? Questionna-t-il faisant sursauter les deux agresseurs.

- Ah c'est qu'toi Forget ? Se soulagea James.

- Il va très bien, t'inquiète pas, continua l'autre. Rentre chez toi, c'est ce que t'as de mieux à faire.

- Ce n'est pas à vous que je pose la question, enchaîna Ethan plus que jamais effrayé, mais sentant monter en lui quelque chose d'inhabituel qui le faisait agir ainsi.

- Oui... je... non... merci..., balbutia le petit John sous la menace constante du regard des frères Buttle.
- J'ai eu ta sœur au téléphone à l'instant John, il faut que tu rentres immédiatement, mentit Ethan pour essayer de sauver la proie.
- Il ne va nulle part, hurla Fred pointant son gros doigt en direction du garçon effrayé. Tu... ne... bouges... pas, sourit-il laissant apparaître ses dents jaunies par le tabac et déchaussées sans doute par le manque d'hygiène.

Puis avant qu'il n'ait eu le temps de se retourner, Ethan prit son élan et fonça, sans savoir pourquoi, sur l'un des deux géants aux muscles bien saillants. La vitesse à son avantage, la confrontation de ses mains contre son torse fit reculer et trébucher le premier des deux frères. Mais une seconde plus tard, les gros bras du second se refermèrent autour de ses épaules, bloquant tout geste pour s'en dégager. Fred Buttle se releva tant bien que mal, referma son point et asséna un coup des plus violents qui mit Ethan au tapis. Durant ce chamboulement, les deux frères avaient quitté des yeux le petit John qui en avait profité pour prendre ses jambes à son cou. Le petit garçon filait déjà à l'angle de l'impasse. Ethan essaya de se relever mais le pied de James frappa sa poitrine, le faisant basculer de nouveau.

- Tu veux jouer les héros ? Aboya-t-il.
- On va te faire passer l'envie de recommencer, crois-moi, continua son frangin.

Et dans un excès de violence, les deux frères ruèrent Ethan de coups. Il se mit en boule pour limiter les impacts des frappes qu'il subissait. Mais chaque fois, les pieds de ses adversaires redoublaient de violence, la douleur montait crescendo. La peur s'empara d'Ethan, il pensait à Ricky. Si son ami avait été là, la donne n'aurait pas été la même. Puis sans comprendre pourquoi, ses mains se mirent à le picoter de plus en plus fort ; dans son corps, quelque chose d'inexplicable se produisait. Il se mit à hurler et une vague invisible, surgissant tel un dragon de son torse, propulsa les deux assaillants au tapis quelques mètres plus loin. Rassemblant tous ses efforts, Ethan se releva, tant bien que mal, fatigué et transpirant. Les deux frères firent de même sans bien comprendre ce qui avait pu les pousser si violemment. Plus déterminés que jamais, ils se préparèrent à foncer de nouveau sur Ethan quand ce dernier vit la peur s'immiscer dans leurs yeux. Les jumeaux se regardèrent, paralysés, comprenant que ce que chacun voyait était bien réel. Alors dans un élan de courage, ils prirent la fuite. Ethan ne comprit pas comment il avait pu les mettre en échec, eux qui avaient pourtant l'avantage. Récupérant petit à petit, son taux d'adrénaline chutant instinctivement, les picotements dans ses mains le rappelèrent à l'ordre. Il baissa alors ses yeux en direction de ses avant-bras et la peur le submergea de nouveau. Ses mains étaient en flamme, le picotement s'intensifia, il ne savait pas quoi faire, il était désemparé. Un bruit retentit derrière lui ; en se retournant, il vit un cercle de feu apparaître au beau milieu de la ruelle.

Un homme en sortit ; l'effet de la chaleur ne semblait avoir aucun effet sur cet individu. La silhouette qu'Ethan vit, portait une tunique bleu marine. Une capuche couvrait sa tête laissant juste apparaître son visage métissé. Le picotement dans les mains du jeune homme s'intensifia, sa tête commença à tourner. Lorsque l'homme s'approcha, tout s'éfafa autour de lui. Puis avant de sombrer dans le noir total, Ethan entendit ces mots émanant de la bouche de l'ombre qui lui faisait face.

- Bienvenue à toi, fils du feu.



Lorsqu'il ouvrit les yeux, Ethan était étendu sur son lit. Il était persuadé d'avoir rêvé. Il fut instinctivement soulagé jusqu'à ce qu'il passe sa main sur son visage. La douleur était présente, le souvenir des coups qu'il avait reçus le rappela à l'ordre. Son doigt toucha sa pommette qui était enflée et douloureuse. Il regarda hâtivement ses mains mais elles semblaient tout à fait normales. Il se leva et se regarda dans le miroir. Effectivement, l'acharnement des jumeaux sur sa personne n'était pas un rêve. Mais qu'en était-il de la suite des événements ? Ce feu qui avait jailli de ses mains, était-il réel ?

Ethan se laissa retomber sur son lit quand des voix attirèrent son attention ; malheureusement, rien n'était perceptible convenablement.

- Hors de ques... encer... fils du feu... deux..., sembla crier Jacqueline.

Mais le jeune homme ne comprenait qu'un mot sur deux, peut-être même trois.

- Pas... choix... appelé... secret, sembla répondre une voix familière aux oreilles d'Ethan, sans savoir qui cela pouvait être.

Après qui sa grand-mère pouvait-elle être aussi remontée ? Elle qui s'énervait de la sorte qu'une fois tous les cinq ans ; et encore, il fallait la chercher.

Sans hésitation, Ethan se leva d'un bond, dévala l'escalier comme à son habitude et fit irruption dans le salon où les voix résonnaient. La scène qu'il observa lui glaça le sang ; sa grand-mère était à moitié en pleurs, son mouchoir en tissu brodé de ses initiales à la main, face à l'inconnu de la ruelle. Toujours vêtu de sa tunique bleue et de gants de même couleur, la capuche de l'homme était cette fois jetée en arrière, laissant apparaître sa tête tout entière. Il était grand ; à vue d'œil, il avoisinait les deux mètres. Son visage était métissé comme dans son souvenir. Sur sa tête, courait un tatouage allant de sa tempe gauche jusqu'au milieu de sa joue. On aurait dit des flammes. Les dreadlocks qui recouvraient la tête de l'homme étaient d'un mélange de brun et de blond. A bien y réfléchir, Ethan pensa que l'étranger faisait moins peur lorsqu'il laissait sa capuche sur sa tête. Instinctivement, Ethan bondit devant sa grand-mère pour la protéger.

- Qui êtes-vous, que voulez-vous ? Hurla-t-il.

- Je ne suis pas un ennemi Ethan, j'ai été envoyé pour te chercher, répondit l'homme sans sourciller.

- Me chercher ? Et pourquoi cela ?

- Car tu es dorénavant un fils du feu Ethan, un gardien du monde.

Ethan ne put s'empêcher de rire, un rire nerveux qui n'échappa aucunement à l'homme posté devant lui.

- Un quoi ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Aboya Ethan qui sentit ses mains de nouveau le picoter.

- Ethan, calme-toi et écoute ce qu'il a à te dire, intervint sa grand-mère tristement. Il vient de tout m'expliquer.

Le petit-fils se retourna vers son aïeule cherchant des réponses dans ses yeux mais n'en trouvant aucune. Alors il fit de nouveau volte-face. L'homme déboutonna sa tunique et s'en débarrassa sur le dossier d'un fauteuil. Il laissa apparaître un costume trois pièces marron à fines rayures. En-dessous, il portait une chemise bleu ciel et une cravate de la même teinte que sa tunique. Sur le nœud de cravate reposait une sorte de broche représentant un cercle et quatre symboles qu'Ethan n'avait jamais vus nulle part. L'homme prit place dans le fauteuil.

- Madame Forget, si votre proposition de tout à l'heure tient toujours, je serais

ravi de goûter votre thé, demanda poliment l'étranger qui, débarrassé de son pardessus, était beaucoup moins effrayant.

D'un hochement de tête, Jacqueline fit comprendre à son invité forcé qu'elle s'en occupait. Elle traversa le salon puis avant de sortir de la pièce jeta son regard en direction de son petit-fils. Elle lui sourit puis s'éclipsa.

- Je t'en prie, assieds-toi Ethan, proposa l'homme.

- Je suis très bien debout merci, répondit Ethan toujours sur ses gardes.

- Comme tu voudras. Je me présente, je suis Idriss Velba ; tout comme toi, je suis un fils du feu.

Au regard interrogateur d'Ethan, l'homme comprit qu'il était perdu.

D'un coup, les yeux noirs de son interlocuteur devinrent rouges et d'un geste de sa main gantée, il fit apparaître une flamme. La flamme se mit à danser dans la main de l'homme comme si elle était sous contrôle. D'un coup, l'étranger resserra son poing et étouffa le brasier qui disparut en fumée. Les yeux d'Idriss reprirent leur couleur normale et il continua.

- Tu es en capacité, comme moi, de contrôler le feu. L'un des quatre éléments de notre monde. Et ce... pouvoir fait de toi l'un des gardiens du monde à présent. Tu as été choisi par l'univers pour tes aptitudes.

- Mais... attendez, je ne comprends pas..., balbutia Ethan.

- Et pour l'instant c'est tout à fait normal, il te faudra du temps pour maîtriser ton pouvoir mais tu verras que ce n'est pas si difficile.

- Et qu'est-ce que je dois faire alors ?

- Me suivre, suggéra Idriss. Tu auras toutes les réponses à tes questions en temps voulu. Mais pour l'heure, nous n'avons que très peu de temps, nous sommes attendus.

- Par qui ? Demanda Ethan.

- Tu le découvriras rapidement.

- Mais je ne peux pas partir, j'ai juste dix-huit ans, je dois aller à l'école, je dois voir des amis puis il y a ma grand-mère, et puis..., s'inquiéta le jeune homme.

- Ethan, calme-toi, l'implora Idriss. Ce stress que tu ressens est normal. Mais tu n'as pas le choix. Ne t'inquiète pas, nous partons, mais tu pourras revenir très vite.

Ethan ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Fallait-il suivre cet homme ? Lui disait-il la vérité ?

A ce moment, Jacqueline revint de la cuisine apportant avec elle une tasse de son meilleur thé qu'elle déposa sur la table basse devant l'homme endimanché.

- Et où doit-on partir ? Questionna Ethan.

- Rejoindre les autres, déclara Idriss un sourire aux lèvres. Puis il but d'un trait la boisson fumante sous les yeux de son hôte qui, contrairement à Ethan, ne sembla pas étonnée qu'Idriss ne se brûle pas la langue.

- Une merveille votre thé Madame Forget, dit l'homme.

Jacqueline inclina la tête en signe de remerciement. Idriss lui sourit, remit sa longue tunique et traversa le salon.

- Je t'attends dehors, ne t'embarrasse pas d'affaires, tu n'en auras pas besoin, conclut-il.

Tout en remerciant la vieille dame pour son accueil, le visiteur formula une dernière requête.

- Il me semble que c'est ton anniversaire mon grand ? Si tu pouvais en me rejoi-

gnant dehors rapporter deux parts du succulent gâteau que ta grand-mère a fait pour l'occasion, ce serait un plus pour la route.

Puis il sortit de la pièce sans ajouter quoi que ce soit.

Ethan regarda sa grand-mère, tout bouleversé, ne sachant trop quoi dire. Elle rompit le silence.

- Ethan, pendant que tu te remettais en haut, cet homme est venu me voir et m'a tout raconté. Tu n'as pas le choix, il faut que tu partes avec lui.

- Mais mamie, je ne veux pas te laisser toute...

- Ne t'occupe pas de moi, Ethan ! Ma vie est derrière moi. La tienne visiblement ne fait que commencer. Mais je t'en supplie, sois prudent.

Jacqueline avait les larmes aux yeux mais les retenait comme à son habitude avec grâce. Ethan comprit qu'il n'avait visiblement d'autres alternatives même s'il ne comprenait rien à cette situation. Il serra si fort sa grand-mère qu'il eut peur de lui faire mal mais visiblement elle apprécia cette étreinte.

Vingt minutes plus tard, Ethan apparut sur le pas de la porte d'entrée. Il portait les mêmes vêtements qu'auparavant, son blouson sur le dos. Il caressa sous son tee-shirt le médaillon de ses parents et pensa fort à eux. Il avança vers Idriss qui lui tournait le dos, puis se posta à sa droite un paquet sous le bras.

- J'ai pris quatre parts de mon gâteau car vous verrez qu'après la première, on ne peut pas s'en passer d'une seconde, trouva-t-il simplement à dire.

- Prêt à partir ? Demanda Idriss tout en lui souriant.

- Pas le choix.

Alors sous sa capuche, l'homme métissé roula ses yeux qui devinrent rouges, ses mains se levèrent droit devant lui et un cercle de feu d'où il semblait être sorti quelques heures plus tôt se matérialisa.

- En route, commanda-t-il.

Puis les deux hommes entrèrent dans cette porte en flammes rougeoyante qui se dissipa quelques instants après leur passage. De l'autre côté de la rue, Jacqueline, cachée derrière ses rideaux, avait assisté à la scène. Elle ne put cette fois retenir ses larmes lorsqu'elle vit disparaître l'enfant qu'elle avait élevé depuis la mort de son fils.

“Éléments, livre 1 : les derniers enfants de F.A.T.E” est disponible dans une version illustrée sur notre site internet en suivant le QR code ci-dessous.





SAISON 1

LA FOULE DES DÉMONS

...

PROLOGUE

20 ANS PLUS TARD

« J'ai besoin de sang » me dit-elle mais je la connais la ritournelle, la petite chanson des nécessiteux qui, les yeux dans les yeux, vous engluent l'âme de mélasse et de confiture. Et ensuite, on patauge, les pieds plantés dans la merde, c'est dire la difficulté de tout. Les hommes sont des sirènes, ils chantent de belles choses, de leurs balcons, de leurs points de vue. Ils vous enrobent l'âme comme on bat la viande pour l'attendrir. En quoi un vampire serait-il différent ? Le même sang coule dans les veines mortes des uns et le même sang fait battre le cœur froid des autres.

Bien entendu, comme les humains aux langues doubles, elle me dit : « j'ai besoin de sang », quand je dois entendre « j'ai besoin de ton sang ». Double-langage et double-face, c'est le propre de l'homme, pas seulement le rire, mais la trahison, les coups de sangs et les horreurs. L'humanité pue, de la tête aux pieds, des origines jusqu'à aujourd'hui. Pourquoi en serait-il différent pour un vampire ?

Je relève ma manche et lui tend mon bras. Malgré les impacts de balles qui trouent son corps, elle se redressa et vint y planter ses crocs. Le sang passa d'un corps à l'autre, et petit à petit, j'entendis les cliquetis métalliques des balles expulsés de son cadavre et tombant à terre. Quand elle eut assez, elle se décrocha d'elle-même et se releva d'un bond, plongeant ses yeux bleu ciel dans les miens.

« J'ai besoin de sang » m'avait -elle dit, et quand elle eut ce qu'elle voulait, elle partit d'un trait, sautant par la fenêtre, sans un mot, sans un merci.

La soirée venait tout juste de commencer et pourtant j'étais incapable de me souvenir de ce qui m'avait conduit ici, dans cet appartement délabré du centre-ville de Lyon. Où plutôt, pour être tout à fait honnête, il me fallait remonter deux décennies pour retrouver le fil de mon histoire.

ÉPISODE 1

1

20 ANS PLUS TÔT

« Orion ! »

Serge se retourna vers moi et pointa sa canne à tête de dragon dans ma direction.

- Ne traîne pas dans les couloirs ! Nous devons rester ensemble, tu es mon apprenti.

Je lui souris, pas dupe pour deux sous.

- Tu veux surtout qu'on me voit à tes côtés.

Le vieil homme poussa un petit rire de contentement.

- Pas faux, pas faux. Ta réputation rejaillit sur moi. A mon âge, j'ai bien le droit d'être orgueilleux.

Ce qu'il appelait orgueil n'était qu'un goût immodéré de l'apparat et une science quasi parfaite des jeux de pouvoirs. Il savait quoi faire, quoi dire et quoi porter pour être bien vu au sein de l'initiative ARGÈS. Sur ce point, j'étais un mauvais apprenti, la faute à mon orgueil, prétendait-il, et à mon refus systématique de courber l'échine devant les puissants. « Ce qui te mènera soit dans un goulag, soit à la gloire » selon lui, « le chemin vers ces deux destinées étant extrêmement semblable ». Je devais, toujours selon ses dires, capitaliser sur mon nom de famille, Orion, car personne n'oserait s'en prendre à un homme nommé Orion. Mon prénom, en revanche, faisait trop « peuple » pour être pris au sérieux.

- Orion, tiens-toi droit ! me souffla Serge entre ses dents.

Une vieille femme maigre comme un clou, flottant dans un ample morceau de tissu lui servant de robe s'avança vers nous. Elle tendit ses bras nus, constellés de points noirs, comme si la peau avait brûlé par endroit, et Serge s'empressa de lui saisir les mains.

- Ma très chère Abigaël, les jours passées loin de vous sont des couteaux que l'on remue dans une plaie.

- Serge, j'ai lu votre rapport sur l'incident à Marseille, une merveille. C'est à ce jeune homme que nous devons cette réussite ?

- Oui, mon apprenti depuis un an et demi, Orion.

Je m'inclinai.

- Vous pouvez m'appeler Khalid.

- Je n'y manquerais pas, Orion. C'est votre première réunion à l'initiative ARGÈS ?

- Effectivement, je...

Une petite musique envahit les haut-parleurs.

- Ceci, Orion, signifie aux retardataires que nous sommes sur le point d'être réellement en retard, m'expliqua-t-elle tout sourire. Honneur aux jeunes, entrez, ajouta-t-elle en me désignant une double porte.

La salle était un amphithéâtre d'une centaine de place dont un peu moins de la moitié était occupé. Sur l'estrade, des hommes dignes et aux visages fermés avaient pris place derrière une table. Devant eux, des petits écriteaux désignaient leurs fonctions et leurs noms mais j'étais trop loin pour pouvoir

les lire. Serge me pressa, me prenant le bras et m'invita à m'asseoir à l'avant-dernier banc. Aussitôt, le brouhaha cessa alors qu'une porte près de l'estrade s'ouvrit. Une femme impressionnante, de plus d'un mètre quatre-vingt-dix, entra, deux dossiers sous le bras. Elle portait une étonnante robe de soirée rouge et des chaussures aux semelles de la même couleur. Elle jeta ses dossiers sur la table, regarda l'assistance et prit la parole.

- Qu'est-ce que l'initiative ARGÈS ? demanda-t-elle à l'assistance.

Quelques bras se levèrent, elle les ignora, regardant les volontaires à la réponse avec un certain mépris. « Ce n'est ni un cours, ni un dialogue » crus-je entendre dans ma tête.

- L'initiative ARGÈS est une initiative mondiale dont le but est de gérer la transition entre le monde d'aujourd'hui et celui de demain. Ce comité que je préside coordonne l'action de nos enquêteurs sur place et veille à l'équité de traitement entre nos peuples. Messieurs, mesdames. A partir de ce jour, ce comité est dissous. Le jour est venu. La transition est à l'ordre du jour. Il est temps de révéler au monde que les vampires existent et qu'ils sont parmi nous.

2

Amanda serra les dents, laissant le temps aux membres du comité de digérer l'annonce. Puis elle reprit la parole.

- Le nouveau comité fonctionnera donc différemment. J'en partagerais la direction avec un homologue vampire. Chacun de vos inspecteurs travaillera en binôme avec un homologue vampire. Ceci est la première étape de la transition. Notre travail se fait toujours en toute discrétion, je vous mets en garde. Il ne s'agit pas de claironner l'existence de notre organisation sur tous les toits. Il y aura un temps pour cela. Pour le moment, c'est le temps de la coopération entre nos deux peuples. Je vous prie d'accueillir comme il se doit nos homologues coordinateurs.

A ces mots, les doubles portes dans mon dos s'ouvrirent à la volée et une cinquantaine de vampires firent leurs entrées dans l'amphithéâtre. Un frisson parcourut l'assemblée et tous se levèrent. Il faut dire que la différence entre les membres du comité - quasiment tous âgés de plus de cinquante ans et bedonnant - était cruelle face aux gabarits athlétiques des nouveaux venus. L'un d'eux se planta devant Serge, son débardeur dissimulant à peine ses muscles et tendit sa main.

- Je suis honoré de rejoindre votre secteur.

- Moi de même, moi de même, bienvenue, bienvenue.

Serge répétait toujours tout deux fois lorsqu'il était pris au dépourvu. Puis il bottait en touche, le temps pour lui d'analyser la situation.

- Je vous présente mon appr... je veux dire l'un de mes inspecteurs, je le surnomme mon apprenti mais c'est l'un de nos plus brillants détective.

- Khalid Orion, lança le vampire en plantant ses yeux dans les miens.

« Ne montrez à personne ce que je suis sur le point de vous donner » crus-je entendre dans ma tête.

- Job Quem, dit-il en me serrant vigoureusement la main, J,O,B, Q,U,E,M, dans cet ordre. Votre action à Marseille a été fortement commenté.

- En bien j'espère, fis-je en escamotant le minuscule objet qu'il m'avait laissé dans la paume.

- N'ayez aucune inquiétude sur ce sujet, me rassura Job. Je...

- S'il vous plaît, lança la femme en rouge pour ramener le calme. Je vous présente Syrius qui dirigera dorénavant ce comité avec moi.

Elle posa sa main sur l'épaule d'un homme aussi grand qu'elle, à la musculature aussi impressionnante que Job.

- Bonjour à tous et à toute. Syrius est mon nom... vampirique, j'espère que vous me pardonnerez cette vanité. Pour vos registres et celui de l'administration, mon vrai nom est Alain Manchot... C'est décevant, vous en conviendrez.

Quelques rires discrets essaimèrent dans l'amphithéâtre.

- Je n'ai pas grand-chose à dire pour cette première réunion, nous sommes toutefois honorés et extrêmement satisfaits de rejoindre, enfin et officiellement, l'initiative ARGÈS. C'est notre coopération de...

Il fut subitement interrompu. La porte près de l'estrade s'ouvrit brutalement et deux Monsieur Muscle en treillis s'approchèrent de Syrius. L'un d'eux se pencha à son oreille et l'autre à celle de la femme en rouge. Cette dernière réagit à l'aparté en pâlisant à vue d'œil. Syrius, lui, réagit avec colère. Aussitôt que le soldat eut fini de l'informer, il se leva, dévoilant ses crocs affûtés et hurla :

- Qui est Khalid Orion ?

Sans hésitation et avec bravade, je levais la main.

Personne n'eut le temps de voir Sirius se déplacer. Un instant il se tenait debout, rageux, derrière la table de l'estrade, et un autre instant il se tenait devant moi, ses yeux injectés de sang.

- Veuillez me pardonner, me dit-il, mais vous faites l'objet d'une tentative d'assassinat.

3

A peine Syrius m'avait-il mis en garde qu'il saisit la gorge de Job et s'évanouirent aussitôt, provoquant un « Oh ! » d'effroi autour de moi. Quelques feuilles volèrent sur leurs passages et tous deux réapparurent devant l'estrade. Job, toujours pris à la gorge, était maintenu à quelques mètres du sol par un Syrius contrôlant sa rage. Amanda se leva, blême, manifestement dépassée par la tournure de la réunion.

- Syrius ! Que... Allons régler ceci dans mon bureau.

- Non, répondit le vampire avec fermeté. Nos camarades doivent être informés pour rendre justice.

Puis haussant la voix, il prit à témoin l'amphithéâtre tout entier :

- Ce vampire n'est pas Angel Davil. Les restes d'Angel Davil ont été retrouvés au sous-sol de ce bâtiment. Vous avez pris sa place. Qui êtes-vous ?

Battant l'air avec ses pieds, Job cracha un jet de sang au visage de Syrius.

- C'est extrêmement élégant.

Syrius saisit la jambe droite de Job et la retourna dans un « crac » monumental dont le son se répercuta sur les murs, faisant écho au deuxième cri d'effroi de l'assistance. Job hurla.

- Je suis un membre de la compagnie des chevaliers, je ne reconnais pas votre autorité !

- Bla, bla, bla. Votre mission ? demanda Syrius en se saisissant de la jambe gauche.

- Assassiner Khalid Orion.

- Pourquoi ?

- Nooon, hurla Job alors que Syrius fit mine de vouloir retourner sa dernière jambe valide. Pour son action à Marseille, nous sommes la compagnie des chevaliers, nous ne reconnaissons pas votre autorité.

- C'est redondant et inapproprié. Messieurs, ajouta-t-il à l'attention des vampires présents dans l'amphithéâtre. Ce vampire a tué l'un des nôtres pour prendre sa place, et ce, dans le but d'assassiner un membre du comité de coordination. Je vote pour la mise à mort.

Les vampires autour de nous hochèrent la tête, donnant leurs assentiments. La femme en rouge porta la main à son cœur, effrayée, tentant une dernière fois de mettre fin au cours des événements.

- Syrius, je vous en conjure, allons dans mon...

Un troisième et dernier cri d'effroi parcourut la salle alors que la main de Syrius plongea dans le thorax de Job pour en retirer son cœur. Il lâcha le cou du cadavre qui s'écroula, flasque sur le sol, et jeta le cœur par-dessus son épaule.

- Bordel de merde, lâcha la femme en rouge en retombant sur son siège.

Passé la sidération, ordre fut donné d'évacuer l'amphithéâtre. Serge m'attrapa le bras :

- Il faut que nous... commença-t-il à me murmurer sans pouvoir terminer sa phrase.

A nouveau, usant de sa vitesse inhumaine, Syrius se matérialisa devant nous, comme par magie.

- Pas vous, nous lança-t-il dans un grand sourire. Rejoignons tous ensemble le bureau d'Amanda. Suivez-moi.

Le trajet fut silencieux, la femme en rouge ne desserrant pas les dents tandis que Syrius affichait un sourire triomphant.

- Asseyez-vous, ordonna-t-elle sèchement en s'installant à son siège.

Il n'y avait que deux fauteuils. Je restais debout. Amanda nous gratifia d'un long regard et laissa enfin éclater sa colère.

- C'est inadmissible, hurla-t-elle. Inadmissible ! Un meurtre dans...

- La justice, corrigea Syrius.

- La justice ?

- La justice, confirma-t-il.

- Bordel, nous aurions pu régler cette affaire ici, à l'abri des regards et des ragots. Comprenez-vous la position dans laquelle nous sommes ? La transition se doit d'être sans tâche.

- Il s'agit d'une affaire vampirique, c'étaient à nos lois de s'appliquer.

- NON ! beugla Amanda en tapant du poing. Pas durant mon comité !

- Notre comité.

Serge s'éclaircit alors la voix et tapota de sa canne le tapis moelleux aux motifs géométriques absurdes.

- Laissons la politique pour le moment, conseilla-t-il. Est-ce que Orion est toujours en danger ? Et pourquoi est-il en danger ?

Syrius haussa les épaules.

- Voilà de très bonnes questions dont je me fous complètement.

- Pardon ? blêmit Amanda.

- Nous sommes tous en danger, c'est un fait. Concernant Khalid, je veillerais personnellement à ce qu'un binôme adéquat et veillant sur sa sécurité lui soit assigné...

Il me dévisagea de la tête aux pieds et reprit :

- Ce qui m'intéresse en revanche, c'est cet ordre des chevaliers auquel le... renégat a fait allusion. Khalid, ce vampire vous a-t-il dit la moindre chose ?

Je poussais un soupir.

- Rien qui me laisse deviner ses intentions. Il m'a dit qu'il avait hâte de travailler avec moi.

- Épatant. Et vous, Amanda, cet ordre a-t-il fait parler de lui durant les enquêtes et missions de l'initiative Argès ?

- Non, répondit-elle du tac au tac. Et vous ?

- De simples rumeurs, concéda Syrius, des anarco-terroristes. Rien de concret jusqu'à présent... Je suggère tout de même d'alerter chaque section de l'existence de cet ordre et de recueillir toutes informations ou allusions s'y rapportant.

Amanda lui sourit, d'un sourire qui voulait dire « ne me dites pas ce que je dois faire ».

- Avant cela, nous allons devoir rendre des comptes aux grands pontes.

- Je m'en réjouis ! se moqua Syrius en se levant.

Il me tendit la main et poursuivit :

- J'ai hâte de suivre la suite de votre carrière, Khalid.

Quelques heures plus tard, je me retrouvais seul dans ma chambre d'hôtel. L'attente m'avait paru interminable et j'espérais que personne n'avait remarqué mon impatience. Je tirais les rideaux et m'assis sur le lit king size. A la simple lueur de la lampe de chevet, je sortis de ma poche le minuscule objet que Job m'avait légué. Il s'agissait d'un simple morceau de papier plié des dizaines de fois, lui donnant cet aspect compact. Le message inscrit, aussi clair soit-il, demeurait incompréhensible pour moi.

« Nous sommes l'Ordre des Chevaliers d'Orion. »

Quelqu'un dans mon esprit me dit que cela n'augurait rien de bon.



ESPÈCES DE CHIEN

LE FEUILLETON À SUIVRE SUR INSTAGRAM



[HTTPS://WWW.LANUITDUDIMANCHE.FR](https://www.lanuitdudimanche.fr)

PORTFOLIO

Illustrations d'articles retoquées par manque de place ou tout simplement annulées selon l'humeur du jour du rédac'chef ; couvertures alternatives, projets un temps évoqués puis oubliés sans que personne ne prévienne les illustrateurs... Bienvenue dans le portfolio des ratés, des couacs et des "ça s'est joué à ça" de ce numéro 2. Enjoy !

















LA NUIT DU
DIMANCHE











